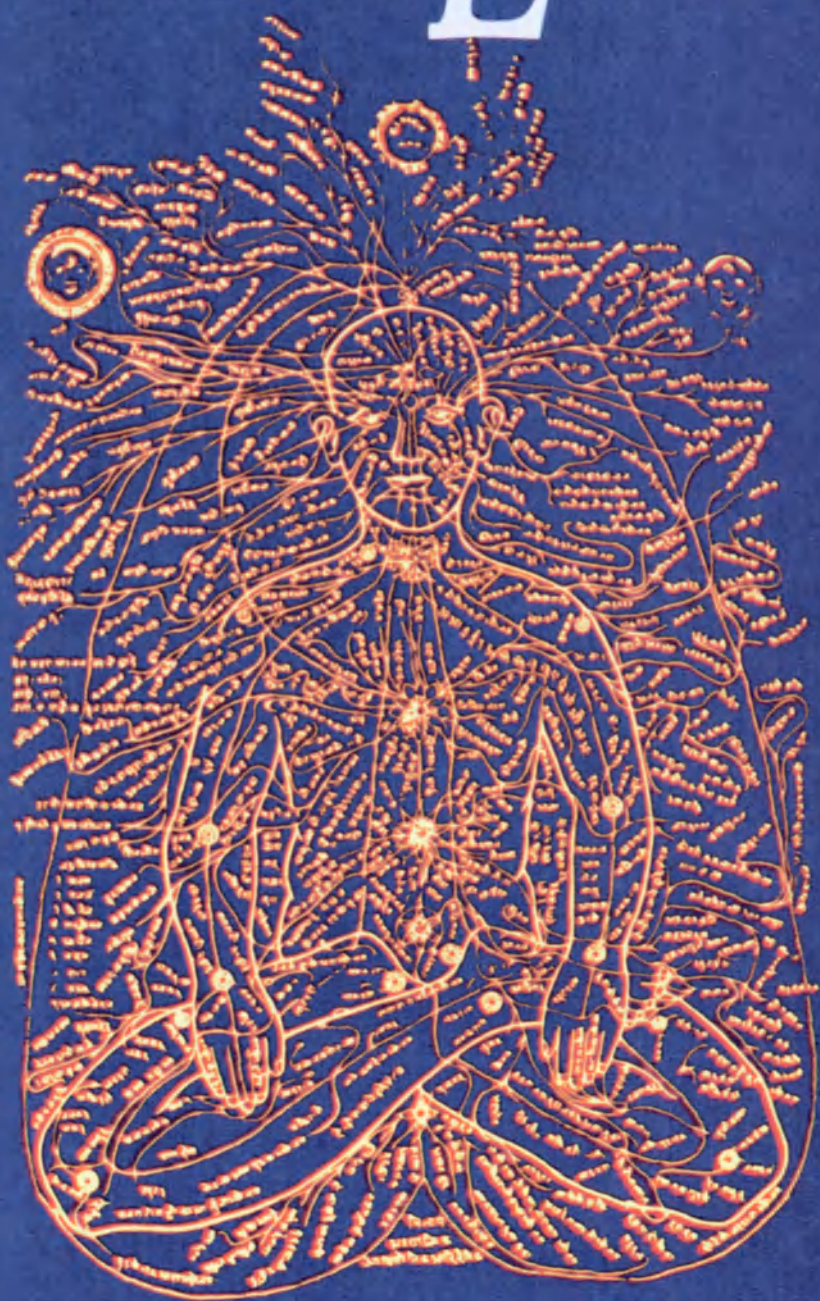


AVRIL 1997

LE COURRIER DE L'UNESCO



LE CORPS ET L'ESPRIT



L'INVITÉ DU MOIS
MARIO LUZI

PATRIMOINE
**TE WAHIPOUNAMU
(NOUVELLE-ZÉLANDE)**

ENVIRONNEMENT
**LES JARDINS, PARADIS
DE CULTURE**

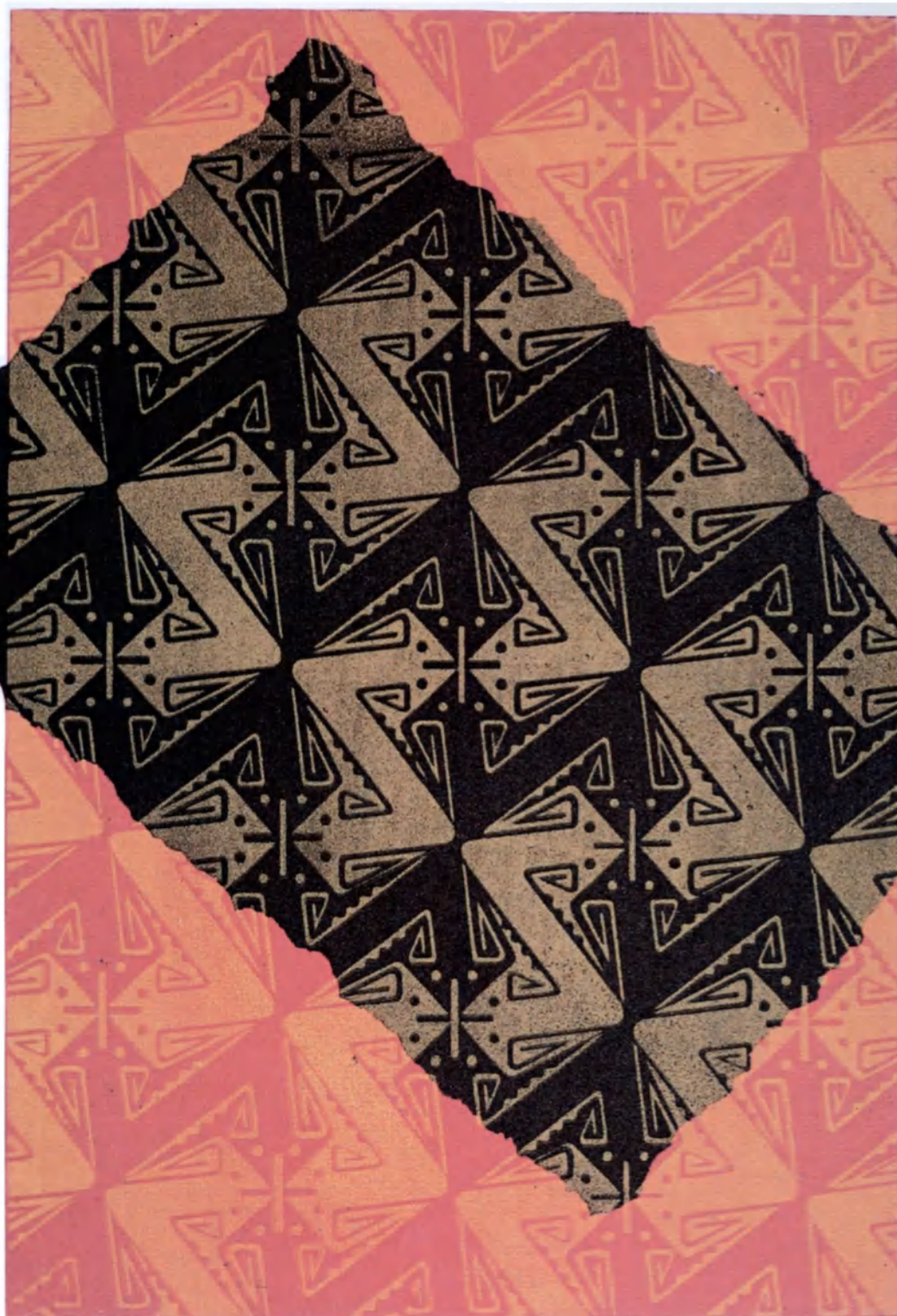
M 1205 - 9704 - 22,00 F



BELGIQUE: 160 FB. CANADA: 5,75 \$. CÔTE D'IVOIRE: 1540 CFA. CAMEROUN: 1760 CFA. CABONE: 1760 CFA. MADAG: 6,90 FS. PORTUGAL (Cont.): 700 ESC.
LUXEMBOURG: 158 FLUX. SUISSE: 6,90 FS.



Pour cette rubrique CONFLUENCES, envoyez-nous une photo (composition photographique, peinture, sculpture, ensemble architectural) où vous voyez un croisement, un métissage créateur, entre plusieurs cultures, ou encore deux œuvres de provenance culturelle différente, où vous voyez une ressemblance ou un lien frappant. Accompagnez-les d'un commentaire de deux ou trois lignes. Nous publierons chaque mois l'un de vos envois.



«PRIÈRE PLUVIOMAGIQUE» 1996, sérigraphie et collage (40 x 30 cm) de Eduardo Gabriel Pepe

Le motif choisi par ce dessinateur argentin reprend un symbole précolombien, le serpent à deux têtes, qui appartient à la culture de Yocavil (850-1480 après J.-C.) du nord-est de l'Argentine. Ce serpent, lié à la pluie, représente l'éclair et l'eau; il signifie prospérité et il est de bon augure pour l'avenir. La partie foncée du dessin, dont les côtés débordent, évoque le passé et le futur, le lent cheminement de l'humanité, avec ses désirs et ses craintes de toujours.

© Eduardo Gabriel Pepe



L'INVITÉ DU MOIS

Mario Luzi.

Le parcours d'un poète italien majeur (p. 4).

Te Wahipounamu (Nouvelle-Zélande).

L'une des terres sauvages les plus belles de la planète (p. 40).

LE CORPS ET L'ESPRIT

Au fil des mois par Bahgat Elnadi et Adel Rifaat **9**

L'énigme du visage **10**
par David Le Breton

Comme un fleuve invisible **15**
par Shigenori Nagatomo

Peuple du Livre, peuple du Corps **21**
par David Biale

Un produit de la parole **25**
par Manga Bekombo Priso

Corps grossier, corps subtil et souffle vital **28**
par Romain Maitra

Le jardin des délices **32**
par Abdelwahab Meddeb

Dossier: Le langage des gestes **35**

Consultant: Romain Maitra

La chronique de Federico Mayor **38**

PATRIMOINE **40**

Te Wahipounamu ou le matin du monde par Ann-Marie Johnson

ESPACE VERT Les jardins, paradis de culture par France Bequette **44**

NOTES DE MUSIQUE Isabelle Leymarie s'entretient avec Rido Bayonne. **48**

LE COURRIER DES LECTEURS **49**

NOS AUTEURS **50**

Notre couverture: Image du «corps subtil», avec son réseau de cercles de convergence (*cakras*) et de canaux (*nadis*), illustrant le *pranayama* («discipline du souffle»). Cette pratique du yoga, qui agit sur la respiration, est indispensable au développement spirituel.

© Romain Maitra, Paris

La parole, et au-delà

Essayiste, dramaturge, traducteur, Mario Luzi est avant tout poète, l'un des plus grands poètes italiens vivants. Ses poèmes sont aujourd'hui traduits en une trentaine de langues. En français ont paru notamment *Vie fidèle à la vie* (Obsidiane, 1985), *Pour le baptême de nos fragments* (Flammarion, 1987) et *Cahier gothique, Une libation* (Verdier, 1989). En évoquant son cheminement personnel, Mario Luzi précise sa conception de la poésie et réfléchit sur la place qu'elle tient dans le monde actuel. Il est interrogé par Mauro Rosi.

■ Vous avez écrit votre premier poème à neuf ans.

Quel souvenir gardez-vous de ce moment de votre vie?

Mario Luzi: J'étais un enfant comme les autres. Je participais sans réserve à la vie collective, même si j'avais parfois des intérêts qui n'étaient pas partagés par tous mes copains. Un jour, alors que je jouais en plein air avec les autres, j'eus envie de m'éloigner et de rentrer chez moi, pour écrire ce fameux premier texte auquel vous faites allusion, que j'ai perdu depuis. Je fis ainsi l'expérience d'une nécessité presque organique, la nécessité de transférer la vie de la pelouse et du parc où je jouais, sur le papier, dans l'écriture. A cette époque, j'étais très impressionné par la *Divine Comédie* de Dante. Je ne l'avais évidemment pas lue, mais j'en avais pris connaissance par le truchement de fascicules illustrés (les bandes dessinées n'existaient pas encore). Le personnage de Dante, ainsi que son voyage — cette aventure mystérieuse dans des lieux interdits où il jugeait et était jugé — m'intriguait; je me demandais s'il avait vraiment mérité son sort.

■ Et après cette toute première expérience?

M. L.: Je me souviens d'un poème à propos d'un volcan que j'ai composé à l'âge de douze ans environ. J'avais dû entendre parler d'une éruption quelque part en Italie ou ailleurs, et ce feu, cet élément merveilleux caché dans la terre, qui jaillit, avait enflammé mon imagination d'enfant.

■ Cet intérêt, comment a-t-il évolué par la suite?

M. L.: La poésie qu'on nous donnait à lire ne retenait pas mon attention. Mes professeurs privilégiaient une poésie moralisante, choisie dans un but didactique, comme celle de Giuseppe Giusti

— pas ses poèmes pleins d'ironie, mais sa production «pieuse», la moins brillante. J'étais beaucoup plus attiré par la poésie — moderne pour l'époque — de D'Annunzio et de Pascoli. Je ne parvenais pas vraiment à la comprendre, mais m'intéressait la rupture qu'elle introduisait par rapport aux modèles imposés à l'école. Ce n'est que plus tard, au lycée, que j'ai éprouvé une véritable nécessité de m'exprimer par la parole. J'écrivais beaucoup, notamment des lettres, que j'ai presque toutes perdues. Un choix commençait alors à s'affirmer, celui d'orienter ma vie vers l'écriture.

■ Quand avez-vous commencé à vous intéresser à la poésie française, dont vous êtes devenu un spécialiste universitaire, et à la poésie européenne?

M. L.: Beaucoup plus tard! Je me suis d'abord intéressé à la philosophie, dont l'étude occupa mon esprit pendant si longtemps qu'elle entra presque en compétition avec la poésie. J'avais alors 18 ou 20 ans. Pourtant, en abordant la philosophie en tant que discipline propre, j'eus l'impression qu'il s'agissait... d'un feu follet. Plus que par la philosophie, j'étais probablement passionné par le mythe de la philosophie. J'aimais la sagesse des Présocratiques, de Platon et des autres philosophes antiques, bref, je préférais la philosophie qui établit un rapport avec la vérité et avec l'humain, à celle qui se conçoit comme un travail de correction d'elle-même. Je veux parler de cette philosophie signoleuse qui se limite à ce que Leopardi nommait ironiquement «rammendi», c'est-à-dire des accommodages. La philosophie italienne était d'ailleurs, à cette époque, surtout orientée vers les dernières expressions de l'idéalisme, ce qui ne pouvait me convenir.

La poésie constitue un mode d'accès privilégié à la vérité.

■ Dans un contexte culturel différent, la philosophie l'aurait-elle emporté chez vous sur la poésie?

M. L.: Je l'ignore. Mais elle aurait certainement obtenu plus d'écoute de ma part. Je pense que sur ce point, mon destin est semblable à celui de Leopardi. Connu surtout comme poète, il se considérait comme philosophe, mais n'aimait pas la philosophie de son temps.

C'est seulement sur le tard que j'ai redécouvert la philosophie, quand, pour répondre à l'invitation d'une revue, j'ai entamé un dialogue avec Gianni Vattimo et Massimo Cacciari, philosophes de la «pensée faible». Inspirée de Martin Heidegger et de Hans Georg Gadamer, cette école de pensée considère le langage comme la «maison de l'être» et lui confère un rôle essentiel dans le processus de formation et de reconnaissance de la vérité. Elle reconnaît les racines émotionnelles de l'expérience et donc ses propres sources émotionnelles et poétiques. Pour elle, la poésie, en tant que création radicale dans et par le langage, constitue un mode d'accès privilégié à la vérité.

■ Cette relation avec la philosophie, et plus

particulièrement avec la pensée d'inspiration heideggérienne, s'accorde avec l'élan religieux, avec la foi, qui est une caractéristique permanente de votre poésie.

M. L.: Oui, en effet, la philosophie de Heidegger donne une grande importance au sacré. Elle interroge constamment la théologie, ainsi que la poésie, notamment celle de Rilke et de Hölderlin.

■ Votre génération a été marquée par son adhésion à l'idéal de l'intellectuel «engagé». Pour certains, cet engagement a été très direct, voire un véritable militantisme au sein des partis politiques. Comment avez-vous vécu ces vicissitudes, et qu'en pensez-vous *a posteriori*?

M. L.: En guise de réponse, j'évoquerai mon poème intitulé *Presso il Bisenzio* (*Près du Bisenzio*), écrit il y a quelque trente-quatre ans. Dans ce texte je décris une sorte de rencontre avec les «engagés», auxquels je donne, poétiquement, une réponse, en définissant ma propre position. Je leur dis que, bien que nous allions dans la même direction, mon chemin est moins direct et plus long que le leur; qu'il me faut prêter l'oreille aussi aux valeurs qui transcendent l'actualité, qui sont en quelque sorte intemporelles; que ma montre est réglée par des mécanismes plus compliqués, si bien que mon temps n'est pas le même que le leur. Vous avez évoqué tout à l'heure la foi qui anime ma création. J'ajouterai que la relation et la confrontation entre le temps et l'intemporel est un élément constant de ma poésie.

Cela dit, j'apprécie l'engagement politique, lorsqu'il a une origine éthique et une motivation profonde, et non purement polémique. Je n'ai jamais aimé les barricades, mais — même sans m'engager dans une quelconque formation politique — j'ai toujours été très sensible à la souffrance des hommes qui subissent des injustices et très attentif aux rapports entre pouvoir et liberté.

■ L'universalité de la poésie est aujourd'hui considérée comme une évidence. Mais pour peu qu'on aborde la traduction, on s'aperçoit que la diversité des langues peut constituer un obstacle, parfois insurmontable, à la compréhension et la diffusion d'un texte. Qu'en pensez-vous?

M. L.: La barrière linguistique est une complication; elle constitue certainement une limite. Je ▶

Mario Luzi
en décembre 1996.



© Uffesco/Mauro Rosi



Mario Luzi

© Unesco/Mauro Rosi

► sais que toute traduction est discutable, qu'on peut toujours s'interroger sur la légitimité de ses choix, qu'elle est toujours, dans une certaine mesure, inadéquate ou infidèle. Mais personne n'a jamais pu empêcher la traduction de poursuivre son chemin, heureusement. Du reste, n'appartient-il pas à la poésie d'aller, précisément, au-delà de son contexte d'origine, de dépasser la barrière des langues, de se porter au-delà de la source d'où elle jaillit? Sans cette virtualité, la poésie n'existe pas. D'un autre côté, on a toujours eu besoin d'accueillir la poésie, de la recevoir comme un don, d'être à son écoute. Malgré les imperfections liées à sa concrétisation, il y a quelque chose de vital et d'irrévocable dans la poésie: la parole qui y est proférée l'est pour toujours, et on ne peut plus la destituer. Cela est vrai même si parfois cette parole arrive «altérée» à son destinataire.

Au fond, la traduction touche à la communication humaine, au sens large. L'homme a besoin, par sa nature, de reconnaître et d'être reconnu, de chercher et de se chercher. En d'autres termes, il appartient à l'esprit humain en tant

quette n'étaient pas tous des Florentins, mais il est vrai qu'à cette époque Eugenio Montale, Carlo Emilio Gadda, Giuseppe Gatto, Tommaso Landolfi, Elio Vittorini et d'autres encore s'étaient tous retrouvés à Florence. La tradition littéraire de la ville de Dante n'était pas la seule raison de leur présence. Il faut savoir que pendant le fascisme, cette ville était une «oasis», une chose «à part» dans le contexte de la vie nationale. Grâce à sa marginalité par rapport aux grands centres du pouvoir politique ou économique, elle jouissait d'une relative liberté culturelle, propice au développement de mouvements novateurs. Ce fut un facteur important qui, avec le prestige d'une tradition littéraire et artistique séculaire, permit à la primauté florentine de se perpétuer, en dépit de la situation politique du pays. Notre mouvement ne reposait, par ailleurs, sur aucune doctrine définie, aucune esthétique précise. Le renouveau poétique des années 30 n'était animé que par l'exigence de conférer au langage poétique une nouvelle crédibilité, plus profonde et plus humaine. L'«hermétisme» fut le levain de deux ou trois générations de poètes. Même les poètes déjà mûrs et reconnus, comme Montale ou Ungaretti, connurent, grâce à l'intérêt et au soutien des plus jeunes, un certain renouveau.

La traduction touche à la communication humaine au sens large.

que tel de traduire. Dans l'épisode biblique de la Pentecôte, la parole parvient — sans que l'on comprenne comment — à être entendue et comprise de tous. Il s'agit là, pour moi, de la «première traduction».

■ Vous êtes né à Florence, vous y avez fait vos études, vous y avez toujours vécu et, si quelque obligation vous appelait ailleurs, vous y êtes toujours revenu. Le poète universel que vous êtes n'a-t-il pas eu besoin de s'éloigner de ses origines, de s'en défaire?

M. L.: Non. Mes origines n'ont pas été un obstacle à ma poésie, parce que Florence a toujours été, à l'exception de périodes d'éclipse, un pôle d'attraction universel. La culture florentine est universelle, ou elle n'est pas. Jamais locale ou régionaliste, elle est par essence ouverte sur l'humain, du moins depuis le 13^e siècle.

■ Dans les années 30, Florence a été un foyer de création poétique extraordinaire. Tous les historiens de la littérature parlent de l'«hermétisme florentin» de cette époque comme d'un moment particulièrement fertile...

M. L.: Les poètes qu'on regroupe sous cette éti-

■ Quels étaient vos sources d'inspiration et vos points de repère dans le panorama poétique international de cette époque?

M. L.: Nous voulions poursuivre, en l'adaptant à notre contexte et à nos motivations, le discours des symbolistes. Nous nous inspirions de Mallarmé, mais aussi de Rimbaud. Notre mouvement engendra un changement important dans le langage littéraire italien, qui s'ouvrit à d'autres traditions, notamment européennes, grâce aux grands traducteurs comme Giovanni Russo, Renato Poggioli et, pour l'espagnol, Carlo Bo. En ce qui me concerne, il est certain que le fait d'avoir vécu et travaillé dans cette atmosphère a laissé une trace durable dans ma façon de m'exprimer.

■ En voulant éviter le repli autarcique, les intellectuels d'aujourd'hui, particulièrement ceux des pays en développement, risquent de tomber dans le piège d'un cosmopolitisme sans profondeur, d'une culture commerciale, d'une *koinè* superficielle, qui sont autant de dégénérescences de la mondialisation. Qu'en pensez-vous?

M. L.: Je crois que c'est un véritable problème, et je partage les préoccupations des intellectuels qui se sont penchés sur la question, tel le prix Nobel égyptien Nagib Mahfouz. La tendance universaliste dans laquelle nous vivons, favorisée



Son rôle symbolique est peut-être dépassé, mais le poète est là, plus nécessaire que jamais.



par les événements historiques, présente aussi le risque de l'homogénéisation, et donc de la perte des racines et des identités. Certains écrivains, notamment ceux qui appartiennent à des cultures dominantes, issues des civilisations coloniales, sont peut-être moins sensibles à cette problématique. D'autres, en revanche — je pense par exemple à certaines expressions littéraires des Caraïbes —, parviennent à trouver des solutions originales, particulièrement brillantes, à travers une écriture très forte et virtuellement «mondiale», dont on sent pourtant les racines. Mais en tout cas, le dilemme entre régionalisme et cosmopolitisme demeure un problème réel dans tous les pays, y compris l'Italie.

■ Depuis Hegel, les intellectuels ont périodiquement annoncé la mort de l'art. S'il est vrai que la poésie a fait fi de ces prévisions, il n'en reste pas moins qu'elle vit à présent plutôt dans l'ombre.

M. L.: C'est vrai. Le mythe de la poésie est fini. La poésie a été plus vivante et plus importante dans le passé que maintenant. Pensez à la cour de la Renaissance, à la cité médiévale, à Dante et à Pétrarque. Les poètes n'avaient pas le pouvoir, mais ils pouvaient l'illustrer et contribuer à en déterminer la forme. Et pensez, d'autre part, au pouvoir antithétique de la poésie: je me réfère ici à Baudelaire et au moment le plus radical de la dissociation entre pouvoir et poésie. C'est par opposition au pouvoir que la poésie donnait une sorte de démonstration de sa force et de ses vertus.

Après l'alliance et après l'opposition, il y eut le divorce. Et par le divorce survint l'indifférence, qui est le grand ennemi de la poésie. Ainsi, la poésie — et parfois même la grande poésie — a commencé à fleurir en marge. Cette marginalité, la poésie l'a somme toute acceptée.

■ Certains poètes ne vivent pas cette marginalité comme un supplice, mais presque comme un privilège...

M. L.: Oui, comme une appartenance, un trait d'identité essentiel... Mais, si à l'heure actuelle le mythe du poète a complètement disparu, le discours du poète est peut-être plus vivant que jamais. Dans une époque magmatique et de chaos comme la nôtre, tous les acteurs de la société sont mis en cause. Nous sommes tous dans le même bateau. Le poète n'est plus quelqu'un de spécial, mais il est, lui aussi, comme d'autres, écouté. Certes, vous pouvez l'esquiver, le contourner, mais si vous le croisez, et si c'est un poète vrai, vous ne pouvez pas faire la sourde oreille. Son rôle symbolique est peut-être dépassé, mais il est là, plus nécessaire que jamais. Nous éprouvons tous le manque de quelque chose d'essen-

tiel. Et, lorsque quelque chose manque, on va le chercher là où on a une chance de le trouver. Eh bien, la poésie fait partie, justement, de ces lieux où la recherche globale du sens se manifeste.

■ Y a-t-il un poème que vous auriez souhaité écrire, et que vous n'avez jamais écrit?

M. L.: Je crois que tout poème *exclut*. Tout poème, même le plus grand et le plus parfait, a quelque chose de non dit. Cela est propre au pouvoir symbolique du langage poétique, à sa force. Cette limite, je la sens, peut-être plus que d'autres; elle est plus importante que je ne l'aurais souhaité. C'est vrai, je pense parfois que j'aurais pu exprimer plus directement ce que j'ai dit. En pensant vouloir dire telle idée, en cherchant à la développer, il arrive qu'elle nous apparaisse soudain comme un objet extérieur. Nous avons parfois l'impression aussi qu'elle nous échappe, même si cela n'est pas tellement vrai. En réalité, cette idée nous appartient intimement. Sans même nous en apercevoir, nous la portons en nous et nous la travaillons, en même temps qu'elle influence tout ce que nous faisons et disons. En l'extériorisant, nous la transformons, et le regret reste parfois de n'avoir pu l'exprimer sans détour.

D'un autre côté, l'esprit de notre époque méritait peut-être une plus forte dramatisation... Parmi les pièces que j'ai écrites pour le théâtre, il y en a une, intitulée *Rosales*, ayant pour objet le terrorisme. Le terrorisme et l'érotisme, car, curieusement, à une certaine époque, les deux étaient très liés. L'un des protagonistes est une sorte de Don Juan, qui se trouve malgré lui impliqué dans une action terroriste. Une fois la pièce écrite, je me suis rendu compte qu'il y avait encore davantage à dire sur ce sujet, en particulier sur cette aspiration, obscure et suffoquée, à la libération et au salut qui nous anime tous, et qui s'est parfois manifestée par la violence.

J'aurais pu en dire davantage sur cette dimension si difficile à localiser — certains la trouvent dans la religion traditionnelle, d'autres en nient l'existence —, ce «quelque chose» qui existe, peut-être, mais que nous ne savons pas chercher. Je crois que, alors que nous affirmons qu'il n'y a rien, quelque chose existe, mais nous ne parvenons pas à lui donner de nom. ■

Directeur: Adel Rifaat

RÉDACTION AU SIÈGE

Secrétaire de rédaction: Gillian Whitcomb
Français: Alain Lévêque
Anglais: Roy Malkin
Espagnol: Araceli Ortiz de Urbina
Rubriques: Jasmína Sopova
Unité artistique, fabrication: Georges Servat
Illustration: Ariane Bailey (01 45 68 46 90)
Documentation: José Banaag (01.45 68 46 85)
Relations éditions hors Siège et presse:
Solange Belin (01.45 68 46 87)
Duplication films: Daniel Meister
Secrétariat de direction: Annie Brachet (01 45 68 47 15)
Assistante administrative: Theresa Pinck
Editions en braille (français, anglais, espagnol et
coréen): (01 45 68.47.14)

ÉDITIONS HORS SIÈGE

Russe: Irina Outkina (Moscou)
Allemand: Dominique Anderes (Berne)
Arabe: Fawzi Abdel Zaher (Le Caire)
Italien: Gianluca Formichi (Florence)
Hindi: Ganga Prasad Vimal (Delhi)
Tamoul: M. Mohammed Mustapha (Madras)
Persan: Akbar Zargar (Téhéran)
Néerlandais: Bart Christiaens (Anvers)
Portugais: Alzira Alves de Abreu (Rio de Janeiro)
Ourdou: Mirza Muhammad Mushir (Islamabad)
Catalan: Joan Carreras i Martí (Barcelone)
Malais: Sidin Ahmad Ishak (Kuala Lumpur)
Kiswahili: Leonard J. Shuma (Dar es-Salaam)
Slovène: Aleksandra Kornhauser (Ljubljana)
Chinois: Feng Mingxia (Beijing)
Bulgare: Dragomir Petrov (Sofia)
Grec: Sophie Costopoulos (Athènes)
Cinghalais: Neville Piyadigama (Colombo)
Finnois: Riitta Saarnen (Helsinki)
Basque: Juxto Egaña (Donostia)
Thaï: Duangtup Surintatip (Bangkok)
Vietnamien: Do Phuong (Hanoi)
Pachto: Nazer Mohammad Angar (Kaboul)
Haoussa: Aliyu Muhammad Bunza (Sokoto)
Ukrainien: Volodymyr Vasiliuk (Kiev)
Galicien: Xavier Senín Fernández (Saint-Jacques-de-
Compostelle)

VENTES ET PROMOTION

Télécopie: 01.42.73 24.29
Abonnements: Marie-Thérèse Hardy (01 45 68 45 65),
Jacqueline Louise-Julie, Manchan Ngonekeo, Mohamed
Salah El Din (01 45 68 49 19)
Liaison agents et abonnés
Michel Ravassard (01.45.68.45.91)
Comptabilité (01 45 68 45 65)
Stock: Daniel Meister (01.45 68.47 50)

ABONNEMENTS

Tél: 01.45 68.45 65
1 an: 211 francs français. 2 ans: 396 francs
Pour les étudiants, 1 an: 132 francs français.
Pour les pays en développement
1 an: 132 francs français. 2 ans: 211 francs.
Reproduction sous forme de microfiches (1 an):
113 francs.
Reliure pour une année: 72 francs.
Paiement par chèque bancaire (sauf Eurochèque), CCP
ou mandat à l'ordre de l'Unesco, ou par carte CB, Visa,
Eurocard ou Mastercard

Les articles et photos non copyright peuvent être reproduits à condi-
tion d'être accompagnés du nom de l'auteur et de la mention «Repro-
duits du Courrier de l'Unesco», en précisant la date du numéro. Trois
justificatifs devront être envoyés à la direction du Courrier. Les photos
non copyright seront fournies aux publications qui en feront la
demande. Les manuscrits non sollicités par la Rédaction ne seront ren-
voyés que s'ils sont accompagnés d'un coupon-réponse international.
Les articles paraissant dans le Courrier de l'Unesco expriment l'opinion
de leurs auteurs et non pas nécessairement celles de l'Unesco ou de la
Rédaction. Les titres des articles et légendes des photos sont de la
Rédaction. Enfin, les frontières qui figurent sur les cartes que nous
publions n'impliquent pas reconnaissance officielle par l'Unesco ou les
Nations Unies.

IMPRIMÉ EN FRANCE (Printed in France)

DEPOT LÉGAL C1 - AVRIL 1997

COMMISSION PARITAIRE N° 71842 - DIFFUSE PAR LES N M P P

Photocomposition et photogravure

Le Courrier de l'Unesco.

Impression: Maury-Imprimeur S.A., route d'Etampes,
45330 Malesherbes

ISSN 0304-3118

N°4-1997-OPI 97-558 F

Ce numéro comprend 52 pages et un encart de 4 pages
situé entre les pages 2-3 et 50-51

AU FIL DES MOIS

le corps et l'esprit

par Bahgat Elnadi et Adel Rifaat



Le corps. On le traîne avec soi sans y penser, jusqu'à ce qu'un accident, une dépression ou une maladie organique, nous fassent tout à coup prendre conscience de son irremplaçable unicité. Vite, les médecins, les analystes, les médicaments, pour le remettre en état de marche. Une fois reparti, on l'oublie à nouveau. Telle est, aujourd'hui, l'attitude la plus courante chez l'adulte moderne... et bien portant.

Ce même adulte, pourtant, quand on le force à y penser, se rend bien compte que sa vie n'est pas séparable de son corps, que cet étrange dédoublement a quelque chose d'aberrant. Le corps est habité par une conscience, mais cette conscience, hors de son corps, n'existe pas. La vie est un mariage, plus ou moins heureux, entre les deux. Sans divorce possible.

Celui qui sait cela et qui, malgré cela, continue à faire abstraction de son corps — à l'ignorer, à le surmener, voire à l'agresser — n'attende pas seulement à l'intégrité de ce corps; il contracte par là même les subtiles résonances, les harmonies nécessaires, entre le physique et le psychique; il finit ainsi par meurtrir sa personne elle-même. Comment éviter ce naufrage, comment réaliser l'unité créatrice de la personne, en définissant les rapports les plus justes du corps avec la conscience, de la matière avec l'esprit? La question mobilise de plus en plus de médecins, de psychologues, de psychothérapeutes, après avoir hanté, pendant des millénaires, nombre de sages et de théologiens.

Ce numéro voudrait suggérer la richesse et la complexité des réponses qui lui ont été apportées — en montrant les fortes connotations culturelles, philosophiques, souvent même religieuses, qui s'y attachent. Les différences découlent surtout du sens que l'on donne à la notion de conscience.

Pour le monisme matérialiste, la conscience n'est pas autre chose que la forme la plus haute, la plus raffinée, d'organisation de la matière. Les rapports entre le physique et le mental ressortissent dès lors à l'approche expérimentale et rationnelle, aux méthodes d'analyse scientifiques.

Selon les dualistes, matière et esprit sont au contraire deux principes irréductibles. Il existe une différence de nature entre le corps physique périssable, et l'âme éternelle, qui tout en étant liée à la personne individuelle, participe d'une réalité transcendante et doit rendre des comptes à une instance divine. Pour contribuer au salut de l'âme, le corps est appelé à se soumettre aux commandements de Dieu, lesquels peuvent, selon les textes et leurs interprétations, exalter tantôt le plaisir des sens et tantôt prôner le mépris de la chair...

La personne peut aussi être perçue comme une triade: un corps (ou corps grossier), une âme (ou corps subtil) et l'Esprit. Ce dernier, plan ultime de la réalité, peut être métaphoriquement comparé à une Energie unique, infinie et éternelle. Les corps grossier et subtil ne sont alors que des formes passagères que prend cette Energie. Comme les vagues de l'océan, elles naissent, croissent, et meurent, sans jamais cesser d'être océan. Le sens de la vie s'accomplit dans la mesure où chacun, traversant les frontières successives des corps grossier et subtil, rejoint sa nature infinie, retrouve la réalité de l'océan.

On le voit, le corps et l'esprit ont bien des choses à se dire. Pour peu qu'ils commencent à se parler.



Le visage est à la fois marque d'identité sociale et signe d'une individualité unique. Sa vérité échappe à toute signalétique.



© Krista Beggs, Paris

L'énigme du visage

PAR DAVID LE BRETON

Le peintre américain George Catlin dresse un jour le portrait d'un chef sioux, Petit-Ours. Le peignant de trois quarts, il laisse dans l'ombre une partie de son visage. Une voix railleuse s'élève dans l'assistance: «Petit-Ours n'est que la moitié d'un homme.» La consternation s'abat sur l'assemblée. Petit-Ours demande à l'homme de s'identifier. Son accusateur se nomme et poursuit avec mépris: «Demande au peintre. Il sait, lui,

que tu n'es que la moitié d'un homme. Il n'a peint que la moitié de ton visage. Il sait que l'autre n'est bonne à rien.»

Un conflit sous-jacent entre les deux hommes prend, pour éclater, le prétexte de l'interprétation morale d'un portrait où l'homme vaut symboliquement pour sa face, c'est-à-dire la dimension publique de son visage. Shon-Ka, son adversaire, incite Petit-Ours à affronter le peintre afin qu'il représente «son visage tout entier».



© C. Lucnel-Dupont, Paris

«Le visage traduit, sous une forme vivante et énigmatique, l'absolu d'une différence individuelle.»

Petit-Ours repousse cette suggestion, mais les deux hommes ne tardent pas à être de nouveau face à face. Shon-Ka lance l'invective: «Si Petit-Ours est un homme entier, qu'il le démontre.» Une lutte à mort s'engage entre eux dont l'enjeu est de sauver la face aux yeux des autres. Mais la femme de Petit-Ours, connaissant l'emportement de son mari, a pris la malheureuse précaution de décharger son fusil. Et lorsque les deux hommes font usage de leur arme, Shon-Ka en sort indemne tandis que Petit-Ours reçoit la décharge en plein visage, la partie «bonne à rien» étant déchiquetée comme pour confirmer symboliquement les accusations de Shon-Ka. Mais ce dernier ne tire

aucun profit de son action. Pourchassé par les siens, il s'enfuit dans la prairie. Et le peintre n'a plus qu'à remballer précipitamment ses affaires.

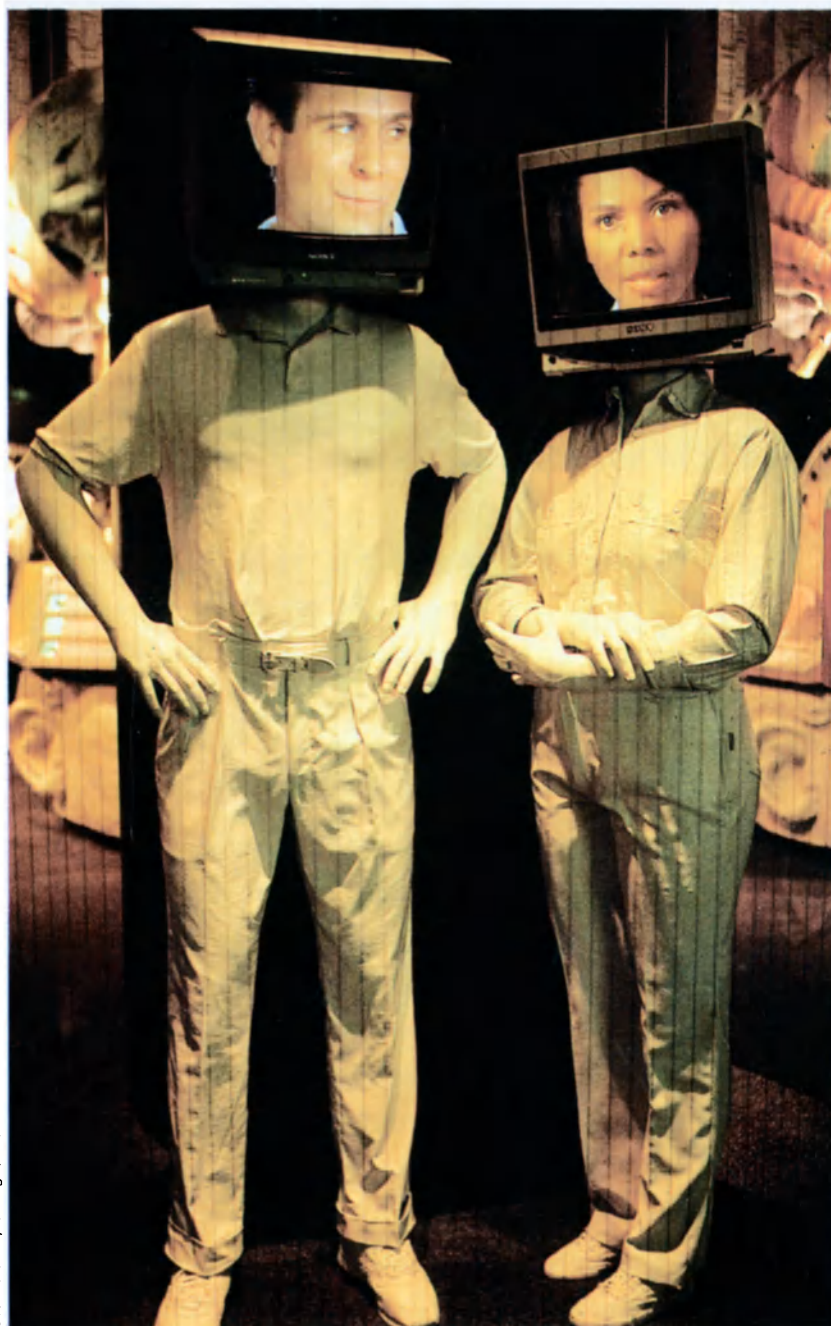
■ *Une valeur en soi*

La négation de l'homme passe de manière exemplaire par le refus de lui accorder la dignité d'un visage. Des expressions courantes le révèlent: perdre la face, faire mauvaise figure, ne plus avoir figure humaine, se faire casser la figure ou la gueule... Ces métaphores disent l'éminence du visage dans la reconnaissance de soi à l'intérieur du lien social. Sauver la face, pouvoir regarder les autres en face est un enjeu que l'on retrouve dans un grand nombre de sociétés. ►

► Dans les imaginaires racistes, la suppression de toute humanité en l'homme passe par la nécessité de briser le signe de son appartenance à l'espèce. L'insulte l'animalise, le dégrade. La destitution de l'homme exige qu'on le prive symboliquement de son visage pour mieux le mépriser ou le détruire.

Dans la vie, le visage est le lieu de la reconnaissance mutuelle. En allant les mains et le visage nus, nous offrons au regard des autres le relief de traits qui nous différencient d'emblée. Si le corps marque la limite de soi avec l'extérieur et les autres, le visage en est la partie où s'inscrit l'iden-

« La physiognomonie veut réduire le mystère de l'autre à un caractère précis. Illusion de maîtrise qui devient redoutable entre les mains de ceux qui s'en servent comme d'une science. »



© P. M. Cristoforo/Ask Images, Paris

tité qui donne socialement et culturellement sens à l'individu. Il traduit, sous une forme vivante et énigmatique, l'absolu d'une différence individuelle, même infime. Les visages sont en effet des variations à l'infini sur un canevas simple; des milliards de formes et d'expressions naissent d'un alphabet minimal: yeux, nez, front, etc. Le visage relie l'individu à la communauté par le façonnement des traits et l'expressivité, en même temps qu'il trace une voie royale pour l'en démarquer et traduire son unicité.

De toutes les zones du corps, le visage est celle où se condensent les valeurs les plus hautes. Matrice où miroite le sentiment d'identité, où se fixent aussi la séduction, les nuances innombrables de la beauté et de la laideur. Sa valeur est si élevée que son altération, par une trace visible de lésion, est vécue comme un drame, presque une privation d'identité. Plus une société accorde d'importance à l'individualité, plus y est grande la valeur du visage. L'art du portrait, qui apparaît en Europe à la Renaissance, accompagne l'émergence de l'individualisme propre aux sociétés occidentales. Les peintres florentins du Quattrocento, comme Masaccio, mais aussi Paolo Uccello, Piero della Francesca, se soucient de rendre fidèlement les traits du visage de leur commanditaire. Les Flamands également, surtout Van Eyck, par exemple dans *La Vierge au chancelier Rolin* (1435).

■ Une entrée en matière

Parce qu'il semble y avoir une troublante similitude entre les manières d'être des hommes et la forme de leur visage, la tentation était grande de faire de celui-ci une sorte de porte-parole de l'individu, le signe visible de son intériorité. Déjà, l'image du visage comme lieu d'élection de l'âme traduisait en termes religieux son caractère

ineffable et singulier. Le corps semblait trouver là sa spiritualité.

L'importance du visage dans le sentiment de l'identité se traduit bien dans les jeux de l'amour par l'attention que les amants lui accordent. La richesse littéraire du thème nous le confirme amplement. «L'un des signes de l'amour, dit Anne Philippe¹, est notre passion à regarder le visage aimé; l'émotion première, au lieu de l'amoindrir se prolonge, augmente en frémissant, un regard devient le fil d'Ariane qui nous conduit jusqu'au cœur de l'autre.» Michel Tournier fait, lui, du visage le haut lieu du désir: «Il y a un signe infaillible auquel on reconnaît que l'on aime quelqu'un d'amour; c'est lorsque son visage nous inspire plus de désir physique qu'aucune autre partie de son corps².»

Dans l'amour, les regards portés sur le visage de l'autre demeurent toujours au seuil de la révélation et se nourrissent de cette attente. Le visage paraît toujours le lieu où la vérité est en imminence de dévoilement. Inépuisable de significations nouvelles ou à découvrir, il se donne chaque jour à la manière d'un monde à explorer. Et, sans doute, la fin d'une relation amoureuse pour un couple témoigne-t-elle aussi de la banalité mutuelle qui a saisi les visages, l'impossibilité dès lors de quêter le mystère sur les traits de l'autre.

Mais si une étroite correspondance est souvent perçue entre l'«âme» et le visage, il ne faut pas trop vite en conclure que l'examen de ses traits suffit à donner une bonne connaissance psychologique de l'individu. «C'est une faible garantie que la mine», écrit Montaigne³. Mais elle exerce une influence essentielle sur les rencontres entre individus. Le visage de l'autre inspire un sentiment né de la «première impression» dont il n'est pas toujours aisé de se défaire: sympathie, méfiance, curiosité, crainte... Cette résonance affective,



© C. Lionel-Dupont, Paris

«**D**ans l'amour, le visage paraît toujours le lieu où la vérité est en imminence de dévoilement.»

sensible dès le premier regard, oriente en quelque sorte les échanges à venir. L'imaginaire s'y donne la part belle. Ce «sentiment physiognomonique», comme dit Johann Kaspar Lavater, est, malgré la faiblesse de son jugement, l'un des éléments qui favorisent ou entravent la rencontre avec l'autre.

■ *L'illusion physiognomonique*

La physiognomonie a donc relevé le défi de faire rendre gorge au mystère du visage. Elle prétend que l'extérieur reflète fidèlement l'intérieur de l'individu, que l'examen des traits permet, au premier regard, ►

► d'évaluer les qualités morales de l'interlocuteur. Le lien mutuel de l'âme et du corps, qui fait du visage une sorte de signature morale de l'individu, ouvre à celui qui en connaît le vocabulaire la maîtrise de ses relations avec les autres. Il s'agit pour le physiognomoniste de conjurer le mystère de l'autre, de le réduire à quelques traits simples, à un caractère précis. La volonté règne aussi de démasquer, de dévoiler l'âme sous les artifices du corps. Entreprise ambiguë, illusion de maîtrise qui devient redoutable entre les mains de ceux qui s'en servent comme d'une science.

Le vocabulaire de la physiognomonie change selon les lieux et les époques, mais le fantasme de toute-puissance sur l'autre

« Les peintres florentins du Quattrocento se soucient de rendre fidèlement les traits du visage de leur commanditaire. » Ci-dessous, portrait de Battista Sforza par le peintre toscan Piero della Francesca (1416-1492).



demeure. C'est au 19^e siècle que cette pseudo-science connaît une fortune considérable en Europe. Lavater (1741-1801) et surtout ses émules réduisent l'homme à une poignée d'indices observables rattachés à une caractérologie abandonnée depuis par la psychologie. En fait, ils ne s'intéressent pas au visage, mais à la figure, à la forme dessinée par les traits de l'homme. La forme d'un front, le dessin d'une lèvre, l'angle d'un nez, la tonalité d'un regard suffisent à présumer de la psychologie de la personne, à révéler sans ambiguïté son intérieur moral, son tempérament, ses vices cachés, ses qualités ou ses défauts, ses perfidies à venir. Le physiognomoniste verrouille ainsi l'identité de l'individu dans l'ordonnance de ses traits.

En fait, l'ambivalence, l'étonnement qui marquent la relation de l'être humain à son visage découragent toute tentative d'en dresser une carte psychologique à partir de ses traits. Les grands peintres de l'autoportrait, Rembrandt par exemple, ne cessent de se peindre sous des visages différents. « La physionomie, nous dit La Bruyère, n'est pas une règle qui nous soit donnée pour juger les hommes, elle peut servir de conjecture⁴. » Le visage n'est qu'une indication sur l'autre, non un signallement psychologique. On ne peut connaître l'autre qu'en le rencontrant, en lui parlant, en étant le témoin de ses actions. Le visage n'est pas une belle figure géométrique, un assemblage de traits signalétiques. Il faut pour l'approcher un « esprit de finesse », une tendresse particulière; alors seulement il montre ses innombrables facettes: le visage est un sentiment. ■

1. *Miroirs; autoportraits* (anthologie réunie par Michel Tournier), Paris, Denoël, 1973.

2. Michel Tournier, *La goutte d'or*, Paris, Gallimard, 1986.

3. Michel de Montaigne, *Essais*, livre III, Paris, 1588 (deuxième édition).

4. Jean de La Bruyère, *Les caractères ou les mœurs de ce siècle*, 1688 (première édition).

Comme un fleuve invisible

PAR SHIGENORI NAGATOMO

Le corps dans la tradition orientale est parcouru par des flux d'énergie qui se dérobent à la conscience ordinaire.



Moines en méditation devant les ruines d'Ayutthaya, ancienne capitale du Siam (actuelle Thaïlande), au nord de Bangkok.

Dans la conception du corps qui a cours en Asie du Sud-Est, en particulier chez les Chinois et les Japonais, on n'a pas un corps, on est son corps — et surtout, on est *vécu par lui*. La tradition asiatique reconnaît

ainsi un mode d'être qui échappe à l'image habituelle. Cela a des répercussions importantes en médecine, car la façon de percevoir son corps influence le choix des moyens appropriés pour guérir ses maladies. Pour savoir comment se ►

- ▶ soigner, il faut avoir une idée claire de son corps.

La représentation du corps en Asie du Sud-Est découle d'une philosophie d'approfondissement personnel fondée sur la pratique de la méditation. La méditation est une technique utilisée par les bouddhistes, les taoïstes et les shintoïstes pour observer et comprendre les manifestations complexes de la machine vitale, au-delà de l'activité psychophysiologique du corps.

■ *Le corps fluide*

L'image qui s'attache à la conception extrême-orientale est celle du «corps fluide», assimilé à l'eau d'un fleuve, si claire et si transparente qu'elle est invisible à l'œil nu et ne peut être détectée anatomique-

ment comme on peut le faire pour les nerfs ou les vaisseaux sanguins. Ce «corps subtil» étant imperceptible pour nos sens, la plupart d'entre nous ne sommes même pas conscients de son existence.

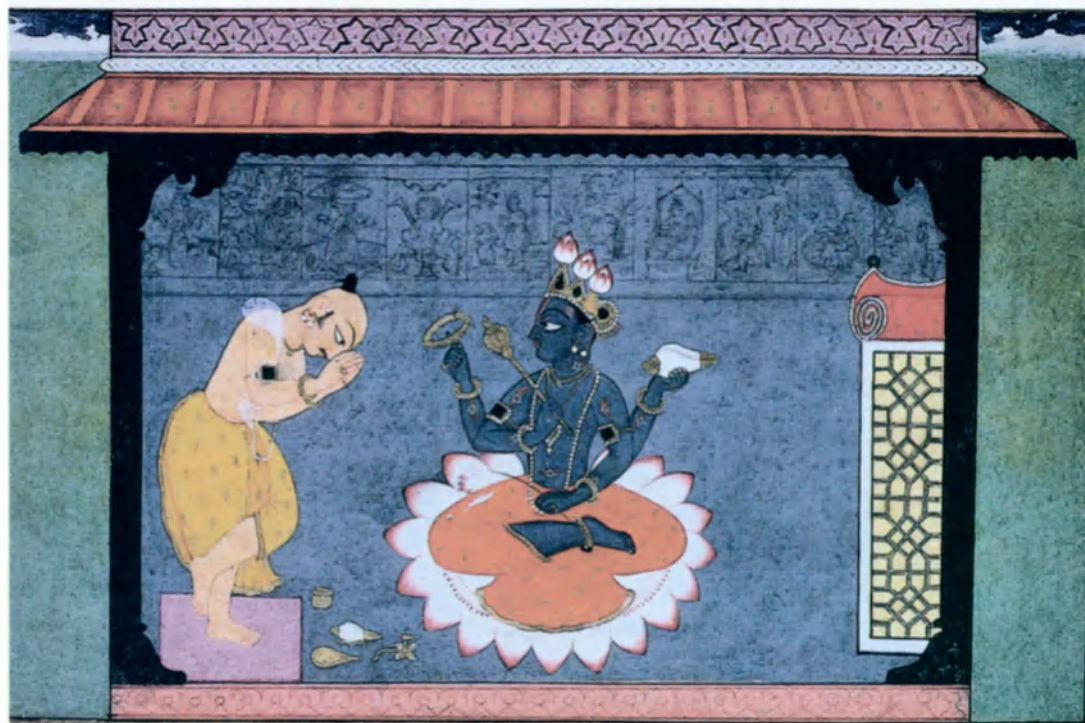
Il faut, pour en prendre conscience, atteindre un niveau supérieur d'éveil. Un adepte exercé de la méditation peut prendre conscience du subtil flux d'énergie qui parcourt son corps. Cette énergie vitale, que les Japonais appellent *ki* (en chinois *qi*) est la source qui commande le psychologique et le physiologique.

Le corps humain apparaît ainsi comme un réseau complexe de circuits, ou méridiens, situés sous la peau, où circule cette énergie vitale. Selon le psychologue Motoyama Hiroshi, ce réseau serait situé dans les cellules aqueuses du derme, la

Fête du nouvel an, en avril, dans un temple de Luang Prabang (Laos).



Le poète Jayadeva (Bengale, 12^e siècle), auteur du *Gīta-Govinda* (la «Célébration du bouvier Krishna»), s'incline devant Vishnou, l'un des grands dieux de l'hindouisme. Miniature indienne de l'école Pahari (1730).



© Roland et Sabrina Michaud, Paris



couche inférieure et relativement épaisse de la peau, où l'on trouve aussi des traces de substances chimiques comme le sodium, le potassium, le calcium, le chlorure et le collagène. Ces substances étant présentes sous forme d'ions dans les fluides organiques, leur circulation est détectable au moyen d'un examen électrophysiologique, ce qui montre que le corps fluide n'est pas seulement une métaphore. Le *ki* circule bel et bien dans notre corps, mais à un niveau imperceptible dans notre état habituel de conscience.

Le corps fluide échappe à la distinction entre intérieur et extérieur, entre esprit et matière. C'est pourquoi les acupuncteurs pensent que des échanges d'énergie (*ki*) se produisent entre le corps fluide et son environnement, ainsi qu'entre deux corps fluides.

Par ailleurs, la tradition orientale fait grand cas du corps spirituel, concept qui nous conduit au cœur du phénomène religieux. Chaque être humain est doté d'un corps spirituel, distinct à la fois de son enveloppe charnelle et de son corps fluide. C'est une réalité unique, exclusive de chaque individu, et qui s'exprime avant tout à travers le jeu de ses émotions — l'amour, la haine et la colère, ainsi que leurs conséquences existentielles. Mais alors que le corps fluide reste limité à l'environnement

immédiat du corps physique (il émet des ondes d'énergie d'une portée limitée à quatre ou cinq mètres), le corps spirituel est considéré comme relativement libre de toute contrainte spatio-temporelle.

Pour les bouddhistes, il existe une hiérarchie des corps spirituels, à laquelle se superpose celle des esprits divins, lumineux, dont la nature, les attributs et les manifestations varient avec leur couleur (des couleurs primaires, comme le rouge ou le bleu, à la transparence parfaite). Ces esprits sont déifiés et vénérés sous des noms différents selon les religions.

En conclusion, il existerait entre le « visible » et l'« invisible » un principe de réversibilité sans lequel aucune guérison ne serait possible.

■ *La thérapie religieuse*

La médecine classique et la thérapie religieuse diffèrent surtout quant à leurs buts respectifs: la première se contente de supprimer la maladie pour ramener le corps à son état normal, quotidien, tandis que la seconde utilise l'état pathologique du corps comme tremplin pour atteindre à un état supérieur de conscience religieuse. En outre, il faut souligner que la médecine religieuse traite plutôt les troubles fonctionnels qu'organiques. ▶

- ▶ Dans cette perspective, la maladie apparaît comme une étape nécessaire du cheminement spirituel. Elle renforce le corps psychophysiologique et le prépare à sa rencontre avec les corps et les êtres spirituels en vue de son émancipation de la matière.

■ L'acupuncture

L'acupuncture est particulièrement efficace pour soigner les troubles chroniques et fonctionnels. Son principe de base est que tout état pathologique est la conséquence d'un blocage d'énergie le long d'un des méridiens du corps. Cette stagnation du *ki* entraîne une pollution des « eaux » du corps fluide qui perdent alors leur pureté et leur transparence originelles. Le désé-

quilibre ainsi occasionné dans la répartition harmonieuse et naturelle du *ki* entre les parties droite et gauche, supérieure et inférieure, du corps, s'accompagne d'un déséquilibre correspondant entre les deux principes vitaux du *yin* et du *yang*.

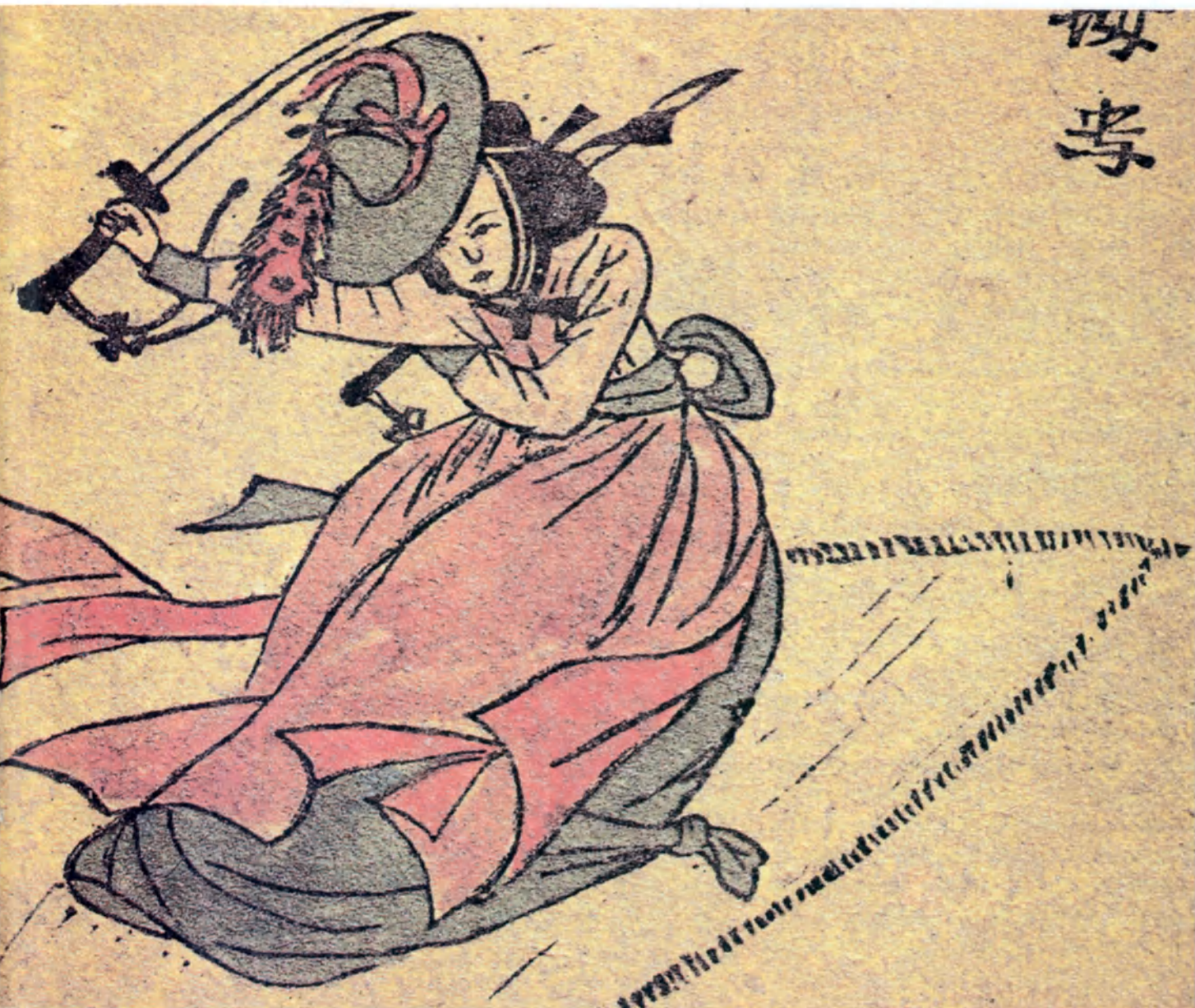
Ces blocages peuvent tenir à trois causes qui, toutes, relèvent au bout du compte de l'inconscient.

Ils peuvent être d'ordre psychoaffectif et découler d'une instabilité émotionnelle et d'une déformation de la perception. En effet, nos réactions aux stimuli émotionnels dépendent d'affects positifs ou négatifs inconscients qui peuvent perturber nos relations avec notre entourage et venir contrarier, par exemple, le bon fonctionnement du système neurovégétatif. Vue sous l'angle physiologique, la



Chamane coréenne, ou *mudang*, en transe. Peinture sur papier du début du 20^e siècle.

Tête d'un corps d'homme en bronze utilisé pour l'enseignement de l'acupuncture (Corée, 15^e siècle).



© Roland et Sabina Michaud, Paris

théorie de l'adaptation au stress élaborée par le chercheur canadien Hans Selye rend assez bien compte de cet état.

La deuxième cause de stagnation du *ki* dans le corps peut être directement liée à l'environnement de l'individu, notamment aux conditions climatiques. L'acupuncture insiste sur la nécessité d'être en phase avec notre environnement immédiat, bien que le monde moderne soit, il est vrai, de moins en moins adapté aux exigences de notre organisme.

Enfin, les excès, les négligences et la fatigue sont autant de symptômes d'une morale existentielle relâchée. Le soin que nous prenons de notre santé et, d'une manière plus générale, notre hygiène de vie, contribuent à une répartition harmonieuse du *ki* dans notre corps.

■ *L'image sensible*

Une autre forme de thérapie, pratiquée par les guérisseurs bouddhistes, taoïstes et, dans une certaine mesure, shintoïstes consiste en une manipulation des corps fluide et spirituel par le truchement d'une « image sensible » de ces corps que l'adepte apprend à visualiser. L'usage de cette approche psychosomatique tient au pouvoir de transformation propre aux images religieuses. La technique de « l'imagination active » mise au point par Jung en est un exemple d'application pratique.

Visualiser, c'est éprouver en soi la présence d'une image « sacrée ». Cette image est, au départ, créée de toutes pièces mais, avec de la pratique, l'esprit parvient à l'engendrer de manière spontanée et à ►

- ▶ l'extérioriser sous l'aspect d'une forme lumineuse, pour finir par être en mesure de produire à volonté n'importe quelle sorte d'image. Par ce biais, l'automédication intervient comme un des effets mêmes du cheminement spirituel. Cette pratique difficile n'étant pas à la portée du profane, on fait le plus souvent appel à un guérisseur. Par exemple, si l'on pense qu'un malade est possédé par un esprit malin, le guérisseur entame avec celui-ci un dialogue pour l'inciter à se détacher du corps spirituel du patient et à s'en aller. Dans le même cas, les bouddhistes utilisent la technique de méditation sur le vide pour susciter le négatif immatériel de l'esprit malin en cause. Mais qu'elle soit bénéfique ou maléfique, la possession reste intimement liée au degré de développement spirituel de l'individu.

■ *Satori*

Une troisième forme de thérapie religieuse consiste en la reconstitution du corps initial, expression du karma, dans sa plénitude. Cette idée découle directement de la conception indienne de l'homme comme d'un être contingent, dont la destinée (naissance et mort) est fixée par son karma (la somme des actes de sa vie). Mais cette forme de thérapie est réservée à ceux qui ont atteint le stade suprême de la révélation (*satori*), qui sont devenus des « demi-dieux » en transcendant les limites du temporel. Les actes associés à cette forme de thérapie sont étroitement liés à leur capacité d'agir sur le monde psychophysique, laquelle reste inexplicable pour la plupart d'entre nous. En tout cas, la prescription est toujours la même, quelle que soit la voie de guérison choisie par le patient: la prière assidue et/ou la méditation, et la consolidation de la foi pour favoriser l'évolution spirituelle.

Pour comprendre cette thérapie du corps, il faut se souvenir que la philosophie extrême-orientale a toujours considéré que l'homme partage le monde qu'il habite (la nature) avec d'autres êtres vivants. C'est en modifiant son état de conscience ordinaire qu'il a pu se fondre dans le principe créateur de la nature. La guérison revient à susciter le pouvoir d'automédication naturel du corps. ■

Esprit ou matière,
le corps tient une
place centrale dans
la pensée juive.



Etude du Talmud dans une
synagogue en Israël.

© Charles Harbut/Rapho, Paris

PEUPLE DU LIVRE, PEUPLE DU CORPS

PAR DAVID BIALE



Dans la Bible, texte fondateur du judaïsme, le corps est essentiellement perçu sous l'angle des impératifs de la pureté rituelle. La Loi dit qui est assez pur pour pénétrer dans un lieu consacré et y procéder aux offrandes. C'est ainsi que quiconque a touché un cadavre est tenu pour impur. La même impureté s'attache à certaines maladies, notamment aux maladies de peau. Si la plupart des fonctions corporelles (uriner, déféquer, etc.) n'entraîne aucune impureté, celles qui touchent aux organes sexuels (l'éjaculation, les menstrues et les saignements pathologiques de l'appareil génital) souillent la personne ou son partenaire de l'autre sexe.

L'impureté liée aux sécrétions génitales, normales ou non, est d'autant plus déroutante que les codes religieux qui mentionnent ces prohibitions envisagent la sexualité sous un jour extrêmement favorable. Il semble que les prêtres bibliques aient eu pour préoccupation majeure le souci de fertilité et que la bénédiction divine «croissez et multipliez» soit de leur cru. S'il était dans leurs intentions d'encenser la sexualité, pourquoi alors considérer les fluides sexuels comme impurs? La réponse semble tenir au fait que ces fluides étaient perçus comme des substances divines qui, du fait de leur puissance même, semblaient dans l'impureté dès qu'elles sortaient du corps.

Le saignement normal n'était lui entaché d'aucune impureté, bien que le sang figurât au nombre des substances divines. ▶

► Les auteurs bibliques l'assimilaient à la force vitale. Le répandre, c'était violer l'ordre divin. Le sang animal ne devait pas être consommé mais restitué à Dieu au cours d'une cérémonie visant à laver l'homme de la part de péché qu'implique la mise à mort des bêtes. Verser le sang humain n'était pas susceptible de ce genre d'expiation: seule l'exécution du meurtrier pouvait réparer le meurtre d'un humain. La sévérité de la sanction édictée par la Bible, la peine capitale, résulte de cette sanctification du sang humain.

Mais la Bible n'est pas le seul fondement de la religion juive. Les premiers siècles de notre ère virent naître un corps de loi parallèle, la loi orale ou rabbinique (*Talmud* et *Haggadah*) dont les *docteurs* devaient assurer la formulation et la transmission par écrit. Bien qu'ancrée dans la Bible, cette loi se fait souvent l'écho des problèmes dominants de la culture gréco-latine au sein de laquelle vivaient ces rabbins. Ainsi faut-il se replacer dans le contexte de l'Antiquité tardive pour bien comprendre l'attitude de la littérature rabbinique à l'égard du corps.

■ *Cet obscur objet du désir*

Pour les stoïciens, par exemple, le corps posait moins de problèmes que ce qui menace la raison, à savoir la passion. Les rabbins reléguèrent l'ensemble des passions dans la catégorie des impulsions malignes (*yetzer ha-ra*) que la Loi a précisément pour but de réfréner et de guider sur la voie d'une activité constructive. Mais le corps en tant que tel reste un contenant neutre. Même l'hostilité envers le corps des femmes, qui marque certains de leurs commentaires, se rattache surtout, de manière significative, à l'angoisse que suscitait dans cette corporation exclusivement masculine le risque d'être par elles détourné des sacro-saints devoirs de l'étude.

Les rabbins ne croyaient pas à la séparation radicale du corps et de l'âme. Un précepte rabbinique compare l'âme à un boîteux monté sur le dos d'un aveugle. Le corps, simple véhicule, souffre de cécité morale. Mais l'âme est toujours incarnée et, lorsque les temps seront venus, le corps l'accompagnera dans sa résurrection. Un des auteurs de la *Haggadah* va jusqu'à soutenir que la venue du Messie suspendra l'obligation de manger, de boire ou de procréer. Pour les tenants de ce dogme, dans

le monde enfin «parfait», le corps n'éprouvera ni les mêmes pulsions ni les mêmes besoins qu'ici-bas.

Ce qui nous mène à l'attitude des rabbins envers la sexualité. Ils y étaient en général favorables: non seulement tout homme doit se marier et engendrer (la Loi en l'occurrence ne s'adresse qu'aux hommes), mais il se doit également de donner du plaisir à sa femme. L'ambivalence est plus marquée à l'égard de la sexualité masculine. Les désirs sexuels de l'homme ne sont légitimes ou saints que dans la mesure où l'acte sexuel est accompli avec la modération nécessaire et demeure potentiellement créateur, si bien que la masturbation figure au nombre des offenses capitales, ce qui n'était pas le cas dans la Bible. Le *Talmud* ne prône pas le célibat, contrairement aux Pères de l'Église, mais tout tend à prouver que ses auteurs furent tentés par l'abstinence érudite. Dans certains textes, l'étude de la Loi biblique et rabbinique (*Torah*) est si fortement érotisée qu'on a le sentiment que l'activité intellectuelle est de nature à rivaliser avec le désir comme avec le plaisir du corps.

La tradition place presque tous les sec-teurs de la vie sous la coupe de la Loi biblique, qui régleme la quasi-totalité des fonctions physiologiques, de l'alimentation à la sexualité. Bien qu'elle se définisse essentiellement comme un commentaire de la Loi «révélée au Mont Sinaï», elle contient un grand nombre de spéculations médicales. Les rabbins s'efforcèrent notamment de comprendre la physiologie de la reproduction chez la femme et leurs théories doivent beaucoup à la médecine hellénistique. Les détails du cycle menstruel les fascinaient d'autant plus que la Loi interdit les relations sexuelles pendant la période des règles. Ainsi naquit une science des menstrues qui visait à distinguer les saignements sains des saignements pathologiques. En ce sens, la littérature rabbinique justifie la remarque cinglante de saint Paul qui, au 1^{er} siècle, définissait le judaïsme comme l'«Israël de la chair».

■ *L'intention juste*

Au Moyen Âge, le dogme rabbinique de l'unité de l'âme et du corps commença à s'effriter sous l'influence des philosophes grecs, notamment Aristote et Plotin, dont les penseurs juifs avaient découvert l'œuvre grâce aux Arabes. Les philosophes



Mariage juif à Paris (France).



© Zarend/Rapha, Paris

juifs comme Maïmonide (1135-1204) dénigrent le corps, symbole de matérialité pure: seule l'âme, qui l'informe, peut l'investir de sainteté. Il se montre particulièrement dur dans sa dénonciation de la sexualité en tant qu'impulsion négative du corps matériel et il fait du toucher la plus basse des facultés humaines. Mais les deux disciplines qu'il pratiquait, la médecine et le commentaire de la Loi, lui avaient enseigné à quel point il importe de cultiver le corps et de veiller à ses besoins ou désirs. Aussi s'efforce-t-il de tenir la balance égale entre l'ascétisme philosophique et le souci du corps cher à la médecine et à la loi judaïques en concluant sur la nécessité de la modération et de l'autodiscipline.

Les Juifs du Moyen Age développèrent un autre courant de pensée, d'ordre mystique, la *kabbale*. Les spéculations des kabbalistes commençaient parfois par une réfutation de Maïmonide. Un texte décisif du 13^e siècle, la *Lettre de sainteté (Iggeret ha-kodesh)*, s'ouvre ainsi sur une critique des positions de Maïmonide sur le corps. Comment le toucher serait-il mauvais puisque c'est Dieu qui a créé le corps et qu'Il l'a jugé bon? Ce texte souligne notamment qu'Adam et Eve ont connu en Eden un plaisir sans péché — thème commun aux littératures rabbinique et chrétienne primitives. Mais si une bonne part de l'*Iggeret*

ha-kodesh chante les vertus du corps, elle ne lui épargne pas les rigueurs: lorsque des hommes et des femmes *se connaissent* en dehors de l'*intention juste*, l'acte sexuel réduit à ses aspects purement physiques relève de l'idolâtrie.

La *Lettre de sainteté* accorde une importance décisive à l'intention juste dans la mesure même où elle s'appuie sur la théologie de la Kabbale. Cette théosophie attribue en effet à la personne de Dieu des aspects mâle et femelle constamment engagés dans une sorte de coït spirituel. Quand l'intention juste oriente vers Dieu la sexualité humaine, la copulation des créatures favorise l'union sexuelle des éléments mâle et femelle à l'intérieur du Créateur. La sexualité scabreuse et les pensées déplacées vont au contraire dans le sens de leur séparation. La pratique humaine de la sexualité affecte donc l'ensemble du cosmos.

En fait, toutes les activités humaines sont susceptibles d'exercer une influence magique sur la personne d'un Dieu que les kabbalistes décrivent en termes anthropomorphiques, c'est-à-dire comme doté d'un corps en tous points semblable au nôtre. Certes, le corps divin ignore la matière et mérite pleinement son nom de *corps spirituel*. Mais le corps des hommes ayant été façonné à Son image, la façon dont ils l'utilisent affecte le corps de Dieu. Les créatures engluées dans leurs désirs matériels et physiques pervertissent la nature spirituelle du corps de Dieu. C'est donc aux humains que revient la tâche de spiritualiser leur corps matériel et de le mettre en harmonie avec le corps divin.

■ *La résurrection du corps*

Cette doctrine devait sérieusement infléchir la pensée juive des siècles suivants. Au 18^e siècle, en Pologne, un mouvement piétiste, le *hassidisme*, en tira une sorte de théologie populaire: tout acte physique peut être transmué en acte spirituel puisque tout ce qui se situe dans le monde matériel contient une étincelle de divinité. Certains *hassidim* célèbrent le monde matériel et parlent du culte rendu à Dieu à *travers* la matière. Un de leurs adages stipule, par exemple, que le simple fait de manger ou de boire constitue un hommage à Dieu si l'intention en est juste. Un autre courant inverse estime au contraire que le culte de Dieu vise à Le purger de sa matérialité, c'est-à-dire à ôter tout caractère divin à la matière.

► La voie de «*l'anéantissement du matériel*» mène à une vision du corps très proche de l'ascétisme, notamment dans le domaine sexuel: toute sexualité qui se teinte de plaisir relève du péché.

À la même époque, la branche juïque du mouvement des Lumières monte à l'assaut du judaïsme rabbinique et médiéval. La critique des Philosophes juifs se concentre pour une bonne part sur le statut du corps. Contrairement au judaïsme traditionnel, ils soutiennent par exemple que la pratique du mariage précoce, fréquente chez les Juifs d'Europe de l'Est, est débilitante et entraîne de nombreuses maladies. Conseillant aux Juifs d'adopter des vêtements d'allure plus européenne, ils cherchèrent à rapprocher les attitudes traditionnelles envers la sexualité des nouvelles valeurs bourgeoises naissantes.

Leurs héritiers se livrèrent, à la fin du 19^e siècle, à une critique encore plus radicale des positions de la tradition juive à l'égard du corps. Constatant la montée de l'antisémitisme européen et l'échec des tentatives d'émancipation du peuple juif, ces laïcs en vinrent à proposer des solutions nationales à la question juive. Les nationalistes reprurent et élargirent la portée des critiques émises par les Lumières à l'égard du traditionalisme juif, coupable à leurs yeux d'avoir tellement discrédité le corps au profit du spirituel que les Juifs en étaient devenus physiquement chétifs et politiquement impuissants. Ils entreprirent de restaurer

la vigueur corporelle des Juifs en créant ce que l'idéologue sioniste Max Nordau appela le *judaïsme musculaire*. Les théories médicales de l'époque se plaisaient à diagnostiquer chez les Juifs des «troubles nerveux», une tendance à la neurasthénie. La remusculation étant le seul remède à ces désordres, les centres de gymnastique et les clubs sportifs pour transformer le corps juif se multiplièrent.

À leur suite, les sionistes allèrent jusqu'à soutenir que la mutation du corps juif passait par sa transplantation en terre de Palestine. Ce n'est que dans une société juive fondée sur l'agriculture plutôt que sur le petit commerce cher aux Juifs d'Europe que les Juifs retrouveraient leur vigueur. Il faut rapprocher cet idéal national, fondé sur l'opposition mythique entre les Juifs sains de la Bible et les Juifs malingres et malades de la *diaspora*, de la vision d'autres nationalismes européens lancés depuis peu dans le culte du corps.

On pourrait dire que, loin de nier la tradition juive, ce nationalisme laïc perpétuait inconsciemment un des thèmes les plus constants du judaïsme historique en accordant au corps une place centrale. Dans la Bible comme dans la littérature rabbinique, la philosophie médiévale, le hassidisme et le mysticisme, le corps sous tous ses aspects, parfois célébré, parfois rejeté, mais jamais ignoré, a joué un rôle décisif dans la pensée juive. Le peuple du Livre est indissociable du peuple du Corps. ■

En Afrique, masques, costumes et parures symboliques divers sont indissociables de l'acte cérémoniel. À droite dans une chefferie bandjou (Cameroun).



Repas de fête traditionnel dans une famille juive à Hadera (Israël).



© C. Pavard/Hoa-Qu, Paris

Un produit de la parole

PAR MANGA BEKOMBO PRISO

Dans la civilisation africaine, fondée sur l'oralité, le corps est lui-même un langage.

Selon la conception africaine, le corps (*nyólo*, *nyama*) est un objet «plein», du fait des éléments qu'il contient (organes et substances), dont il est l'expression d'ensemble. La notion du «corps-en-soi», extériorisé et observé comme de l'extérieur, acquiert un réel contenu dans certaines formes du discours: à regarder faire ce corps, celui-là même qu'il incarne le voit trembler (*nyólo e ma sówá mbá*: corps tremble en moi), le contraint à soutenir l'effort (*swè nyólo*: forcer corps), le sacrifie par le suicide (*bwá nyólo*: tuer corps), le préserve du danger

(*sunga nyólo*: sauver corps). A communiquer avec lui, il fait éprouver (*senga nyólo*: sentir corps) et procure la détente (*bôbisè nyólo*: relâcher, assouplir corps).

En dépit de l'importance de sa fonction de médiation, ce corps extériorisé demeure un organisme secondaire dont la précarité explique qu'il soit voué à l'anéantissement dès lors qu'il cesse d'être mû par les forces qui l'entourent. En effet, ce n'est pas le corps qui pense, mais plutôt le Je (*Na*) du locuteur; ce n'est pas lui qui rêve, mais le Moi (*Mbá*) de la personne dont il n'est que le support matériel. ▶

► Dans ces sociétés africaines où prédomine l'oralité, le corps devient un véritable produit de la parole et, en cela, il est lui-même un langage. Cela est surtout perceptible dans l'art sculptural en majorité constitué de figurations du corps, tantôt porteur d'un masque, tantôt reproduit en soi-même. Or, jamais ce corps sculpté n'est l'image gratuite de l'objet; jamais il n'est représenté pour servir d'objet de culte ou pour témoigner d'une esthétique particulière. A travers le masque et la statuaire africaine, le corps se fait expression d'une idée, d'un désir, d'un destin; il affiche un phénomène, désigne une chose, énonce une prescription ou une prohibition.

Comme élaboration culturelle, le corps est perçu dans ses parties constitutives fortement différenciées les unes des autres; chacune d'elles peut occuper une place et une fonction dont l'importance varie à la

fois selon le contexte dans lequel elle est appréhendée et selon la valeur accordée aux objets auxquels elle est associée.

■ *Le souffle du sang*

Le symbolisme du corps s'organise ainsi sur les parties externes, inscrites dans l'espace, et sur les parties internes — substances dures, molles et fluides dont l'interaction continue est génératrice de l'énergie qui produit la vie. Suivant les représentations locales africaines, la qualité du sang reflète la quantité d'énergie efficiente du corps; c'est dans le but de maintenir cette énergie au plus haut niveau que le sang est «lavé» (par absorption de substances médicamenteuses) ou, en cas de souillure intempestive, partiellement extrait du corps; «bon» ou «mauvais», il procure chance ou malchance; il est le



© G. Dagli-Orti, Paris

Statulette de fécondité du nord du Cameroun.

«souffle», c'est-à-dire l'«énergie vitale» sujette à des agressions, à des remises à niveau, et à des renforcements provoqués et assurés alternativement par le sorcier, le contre-sorcier, le devin et le guérisseur. Le sang possède aussi une vertu unificatrice à l'œuvre à l'occasion de la prestation de serment: les parties en présence échangent un peu de leur sang qu'elles absorbent sous le contrôle vigilant des ancêtres détenteurs de la loi. Dans ce contexte particulier, le partage du sang est plus important que la parole donnée car, si celle-ci constitue bien l'engagement, c'est néanmoins l'échange de cette substance qui en garantit la fiabilité. Notons encore que c'est par la consommation commune du sang de l'animal sacrifié que les parties engagées dans l'alliance matrimoniale s'installent dans un indestructible rapport de solidarité.

■ *Les pieds et la tête*

Lors du rite de consécration d'un chef de lignage dans les sociétés du sud-Cameroun, la femme inapte à la reproduction mouille, à jets répétés, les pieds du chef; cette action de purification s'accompagne d'une récitation où reviennent souvent les mots *sángó*: père, maître; *ngínya*: force, et *bolódíl*: puissance, plénitude. C'est que les pieds sont en contact quasi permanent avec la terre — la terre du village, aussi «pure» que l'eau et les plantes qui en émergent, demeure des ancêtres détenteurs de tout savoir et soucieux du bon fonctionnement de la société. Dans cette perspective, les pieds symbolisent l'implantation, l'assise ancestrale, la puissance qui se dégage de l'action d'un chef.

Siège de l'intelligence, la tête est perçue comme un véritable microcosme, reproduction, corps et et âme, de la personne et l'«outil» permettant à celle-ci de se relier au cosmos. C'est en raison de cette image que cette partie du corps est



© G. Dagli Oth, Paris

Masque heaume de l'ouest du Cameroun. Ce masque à double face est destiné à contrôler l'ordre social.

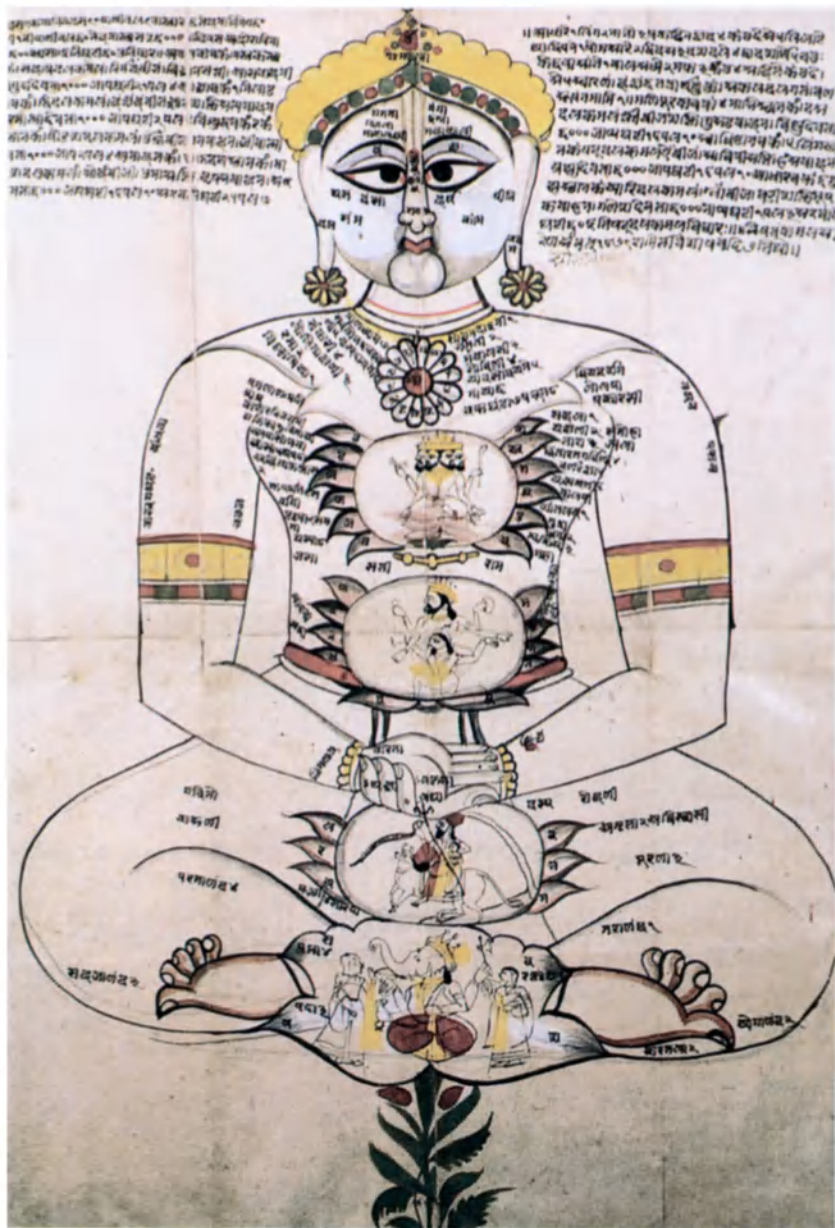
visée dans les rituels de séparation. Lorsqu'un membre du lignage quitte le village et s'en va au loin dans l'espoir de prospérer, il est comparable au bébé qui s'évade du sein maternel: outre le bain corporel que subit le migrant (ou le nouveau-né), un rite leur est réservé, qui consiste à les bénir par onction du crâne. ■

CORPS GROSSIER, CORPS SUBTIL et souffle vital

PAR ROMAIN MAITRA

Dans la pensée hindoue le corps est d'abord un instrument de salut.

Miniature indienne représentant le corps subtil (Rajasthan, 18^e siècle).



La tradition indienne considère le corps humain comme un ensemble complexe de processus psychiques et physiques. Le corps et l'esprit étroitement liés constituent l'instrument du Soi (*Atman*), l'incarnation du souffle vital suprême dont procède l'univers: «c'est de lui que sont nés la vie, l'esprit, les organes sensoriels, ainsi que l'éther, le vent, le feu, l'eau et la terre».

Les *Upanishad* décrivent le corps comme «puant et périssable», alors que la *Bhagavad Gita* y voit le vase d'élection du principe interne «perpétuel, impérissable et incompréhensible» qui donne vie et rayonnement à l'*Atman*. Les philosophes hindous ont dès lors élaboré une conception dualiste du corps — le «corps grossier» (l'enveloppe extérieure) et le «corps subtil» (l'être intérieur) —, peut-être pour rendre plus explicite le phénomène de la transmigration des âmes après la mort (métempsycose). Pour les *Vedanta*, l'une des principales écoles philosophiques de l'hindouisme, le corps subtil englobe tous les modes de perception, ainsi que l'esprit, l'intellect et la sensibilité.

Selon cette conception, c'est le corps



© Roland Michaud, Paris

Léçon de concentration dans l'Himalaya.

subtil qui réunit les processus physiologiques et psychologiques. Ce corps est composé d'un réseau de canaux (*nadis*), où circule l'énergie vitale, et de plusieurs centres, assimilés à des cercles (*cakras*), à des réceptacles (*adharas*) et à des nœuds (*granthis*), où les canaux convergent et entrent en contact avec les nerfs du corps grossier. Les trois canaux principaux (*ida*, *pingala* et *susumna*) longent la colonne vertébrale depuis un point situé près de l'anus, le *muladhara cakra*, jusqu'à un point situé au sommet du crâne, le *brahmarandhra* («trou de Brahman»), où s'épanouit un lotus blanc aux mille pétales. Quant à la localisation entre ces deux points des cercles de convergence (*cakras*), elle varie d'une école à l'autre, mais ils correspondent en général au siège de phénomènes psychosomatiques expérimentés par les yogis.

Le tantrisme, qui est un ensemble de pratiques ésotériques communes aux hin-

dous et aux bouddhistes cherchant à satisfaire aussi bien les besoins spirituels que terrestres, vise pour sa part à spiritualiser le corps humain dans lequel il voit une reproduction microcosmique de l'univers. Le tantrisme repose sur une géographie mystique du corps subtil, où la colonne vertébrale équivaut au mythique mont Meru, et où les trois artères principales qui serpentent le long de la moelle épinière représentent les trois fleuves sacrés de l'Inde (le Gange, la Yamuna et la Sarasvati). Quant à la respiration, elle exprime la durée dans le temps. En réveillant Sakti, l'énergie féminine lovée au centre de la base de la colonne vertébrale (*muladhara*), pour la faire remonter jusqu'à Siva, le principe mâle situé au sommet du crâne (*brahmarandhra*), le yogi atteint à l'état de non-dualité suprême du Soi.

Selon la théorie de l'Ayurveda (la science de la longévité), la vie (*ayus*) naît de ►

► la conjonction du corps, des capacités sensorielles, de l'esprit et du Soi. Le corps grossier, ou matériel, est composé des éléments naturels (terre, eau, feu, vent, espace) qui lui sont transmis génétiquement par le sperme du père et l'ovule et le sang de la mère.

Le vent (*vayu*), le feu (*tejas*) et l'eau (*ap*) sont au fondement de la pensée médicale ayurvédique, qui les considère comme les constituants de base de la vie et du mouvement.

Le vent (*vayu*), sec, léger, souple, est synonyme de mouvement. C'est le principe moteur de l'organisme, qui se manifeste dans la respiration, la déglutition,

Miniature indienne du 18^e siècle représentant la *Kundalini*: l'«Enroulée». Ce terme désigne l'énergie latente qui gît à la base du tronc comme un serpent enroulé sur lui-même. Certaines techniques de yoga visent à réveiller cette énergie.



© Roland et Sabrina Michaud, Paris

l'énonciation, la digestion, l'excrétion, l'éjaculation, la parturition, etc. Le feu, source d'énergie de l'organisme, se manifeste dans la sécrétion biliaire (*pitta*), la «cuisson» des aliments par l'appareil digestif, la coloration du sang et du teint, et la pulsion du désir. La bile est un liquide chaud, amer, huileux et de couleur bleuâtre. Quant à l'eau, c'est le principe unificateur du corps dont elle assure la cohésion des parties en y circulant sous forme de lymphe (*kaph*), de mucus, de plasma, etc. La lymphe, substance blanche, épaisse, visqueuse et onctueuse circule dans les vaisseaux sous la pression de l'air.

■ Les trois humeurs

Dans la conception ayurvédique du corps, ces trois humeurs essentielles (le vent, la bile, la lymphe) président aux fonctions respiratoire, digestive et structurante de l'organisme. Quand elles s'équilibrent et sont en harmonie, le corps est en bonne santé; dans le cas contraire, c'est la maladie. Ainsi, le corps humain existe dans un état perpétuel d'équilibre précaire et la tâche du médecin est de diagnostiquer les ruptures d'équilibre et d'y remédier. Pour la médecine ayurvédique, une personne en bonne santé est une personne dont les substances corporelles s'acquittent correctement de leurs fonctions digestive et excrétrice, lui apportant en même temps, par une vie pure, la satisfaction des sens, de l'esprit et de l'âme.

Mais l'impureté et la pollution du corps ne sont pas seulement responsables de nombreuses maladies qui affligent l'organisme: elles exposent aussi le sujet aux influences maléfiques et le privent de la protection divine. Ainsi, l'état du corps grossier et du corps subtil est-il un indicateur de la santé spirituelle du Soi. Pour le yogi, conscient que sa seule richesse réside dans ce double corps, la maîtrise parfaite de celui-ci est l'unique voie de salut.

Devenu cadavre, le corps grossier peut



© Claude Saunageot, Paris

être dévoré et transformé en excréments, enterré et livré à la vermine, ou brûlé et réduit en cendres. L'idée d'abandonner un corps à la putréfaction déplaît particulièrement aux hindous, qui voient dans l'incinération le sort le plus convenable à lui

réserver, car c'est le moyen le plus rapide de recycler les cinq éléments qui composent l'enveloppe charnelle. La famille du défunt recueille ses cendres et son âme se réincarne, car un hindou ne naît jamais pour la première fois ni se s'éteint à jamais. ■

Crémentation religieuse sur le bord du Gange, près de Patna, dans le nord-est de l'Inde.

Pour certains penseurs de l'islam, l'exaltation des sens peut être un chemin d'accès au divin.

Le jardin des délices

PAR ABDELWAHAB MEDDEB

Dans le *Livre de l'Echelle de Mahomet*, on raconte qu'au début du périple nocturne qui le mena de La Mecque à Jérusalem, le Prophète de l'Islam fut hélé par une très belle femme «vêtue de toutes les couleurs imaginables»; il l'attendit et la laissa s'approcher avant de continuer son chemin; alors l'ange Gabriel, qui était son guide, lui dit: «Sache que cette dame vêtue de toutes les couleurs représente le monde qui est plein de délices. Sache que puisque tu l'as attendue, ton peuple aura plus de consolations et de délices que tous les autres peuples qui ont été et qui seront.»

Cette anecdote, qui circule dans une fiction médiévale traduite au 13^e siècle de l'arabe en latin, en espagnol et en français, en dit bien plus long que toutes les références juridiques et théologiques. L'islam avait la réputation d'être la religion de la jouissance, celle qui appelle à ne pas se détourner des nourritures terrestres, celle qui incite ses sectateurs à en jouir comme bénédiction octroyée par Dieu aux hommes.

La promesse même de l'islam semble être celle d'un jardin qui regorgerait de tous les attributs sensuels. C'est du reste ce qui est reproché à l'islam dans les polémiques interreligieuses qui fleurissent à l'époque médiévale, notamment en Al-Andalus (l'Espagne musulmane). Ce type de reproche revient par exemple sous la plume du théologien catalan Ramon Llull (fin du 13^e siècle) dans son *Livre des trois sages*, où il met en scène un juif, un chrétien et un musulman informant tour à tour un païen sur les mérites de leur religion.

Cependant, cette façon de jouir des délices de la terre au nom de Dieu sera

très appréciée des écrivains et des artistes occidentaux du 19^e siècle qui font le voyage en Orient. Cela les sort de l'éducation judéo-chrétienne qu'ils ont reçue, laquelle semble répudier les plaisirs du corps ou les rabaisser vers les zones de l'instinct qu'il convient d'évacuer. Dans leur mouvement de révolte contre la pudibonderie dominante, ils trouveront dans les espaces du vécu islamique des contre-exemples en passe de fonder le mythe d'un Orient qui ignore le nihilisme ou la négation du corps.

Cette façon de vouer un culte au corps a été chantée par Nietzsche qui rappelle, dans *Ecce Homo*, que le premier acte qui suivit la reconquête de Cordoue par les chrétiens fut de murer les sept cents hammams que comptait la ville. Dans la morale chrétienne, fondée sur l'ascétisme, l'abstinence et la pénitence, ces lieux qui continuaient les thermes romains et qui mettaient le souci du corps au centre de l'édifice religieux étaient assimilés à des lieux de stupre et de turpitude.

De leur côté, nombre d'écrivains ont succombé au charme de la littérature érotique arabe. Déjà, les contes des *Mille et une nuits* étaient célèbres depuis la fin du 17^e siècle. Mais il est vrai que la traduction en français d'Antoine Galland était édulcorée: en raison du principe classique de la bienséance, elle adoucissait tous les passages crus ou franchement pornographiques. Car les Arabes et les musulmans ne craignaient pas de parler du sexe dans ses excès, ses débordements, ses transfigurations. Mardrus ressentira, au début de notre siècle, le besoin de retraduire cet ensemble de contes, s'autorisant même à ►

قصه مهر در میان آوردی و پادشاه نیز بر صلت مهر راضی بود اما میگفت پادشاه
 مهر اگر با این کمال و جمال بنده نبودى نیکو بودى و مرا پادشاه کن ازین جهت طعنه
 میزنند و هر روز نسیم بیارگاه هلال آمدی و هر خبری که بودی بهم رسانیدی که



امروز در مجلس هلال چه گذشت چون نسیم آن خبر را بهم رسانید روز دیگر که عطا
 پیش مهر آمد با غراز تمام بر جای خود قرار گرفت مهر آن مکتوب را که از میان نوشته بود
 به خون آورد و پیش عطا رد بگذشت چون عطا رد برخواست که بخدمت هلال
 رود مستریر نیز همراه او فرستاد تا در پیش هلال قصه گذشته را عرض دهد چون

► forcer le trait des figures que propose la rhétorique du sexe.

L'exagération est en correspondance avec l'enchantement que provoquait cet ailleurs ignorant la pudibonderie et faisant l'amour au nom de Dieu. Le milieu «fin de siècle» trouva d'ailleurs confirmation de sa vision sensualiste de l'Orient et de l'islam à travers la découverte du *Jardin parfumé*, un traité érotique écrit au 14^e siècle par un théologien originaire du sud tunisien, le fameux Shaykh Nefzawi. La traduction française anonyme de ce texte, qui date du 19^e siècle, aurait, dit-on, été réécrite par Guy de Maupassant.

En vérité, cette vision n'était pas loin

Musique et danse.
Illustration d'un recueil de poésies persanes (17^e siècle).



d'être partagée par certains des plus grands penseurs musulmans. Le théosophe andalou Ibn Arabi (1165-1240), natif de Murcie, estime que toutes les formes de beauté cachent des épiphanies qu'un esprit perspicace révèle à lui-même pour en jouir: tel serait le secret de l'expérience spirituelle. La Tradition prophétique ne dit-elle pas: «Dieu est beau et Il aime la beauté»? Chaque beauté recèle une image de Dieu que le sujet peut saisir à travers une belle femme, un bel éphèbe, un costume aux couleurs assorties, un objet harmonieux, un chant qui vous emporte, un mets aux justes épices, une architecture qui aménage musicalement l'ombre et la lumière, un patio où chuchote un jet d'eau dosant le débordement d'une vasque pleine, un parterre de fleurs dans un jardin ombré qui fleurit les fragrances du printemps.

Bref, Dieu est à traquer dans l'immanence des sens: toutes les sollicitations sensuelles sont des voies qui mènent à la vision de Dieu et à la fabrication de l'icône mentale. C'est peut-être cette conception des choses qui introduit le principe de beauté dans les objets les plus usuels circulant dans le quotidien le plus familier. C'est peut-être en raison de cette immanence du beau qu'avaient alors prospéré les arts mineurs et les métiers qui les maîtrisaient.

Mais, toujours d'après Ibn Arabi, c'est dans l'acte de chair que se réalise l'épiphanie la plus accomplie. A travers l'énigme de la jouissance féminine, à travers sa démesure, le sujet se trouve immergé dans l'image de Dieu. Ainsi l'amour entre deux personnes, entre un homme et une femme, provoque la présence d'un tiers qui est Dieu. D'où l'extrême importance qu'attache notre théosophe à l'amour physique: c'est par lui que l'on parvient à l'amour spirituel. Par l'acte sexuel, par l'échange de l'élixir de volupté, les humains s'élèvent à la hauteur de l'amour divin. Ibn Arabi s'appuie sur une autre Tradition prophétique pour étoffer son interprétation. Le Prophète a dit: «Il me fut donné à aimer trois choses de votre monde: le parfum, les femmes et la prière.» Aussi est-ce au cœur des Ecritures que sont inscrites sur la même table les figures qui conviennent à la satisfaction des sens et la prescription qui appelle à l'accomplissement du culte. ■

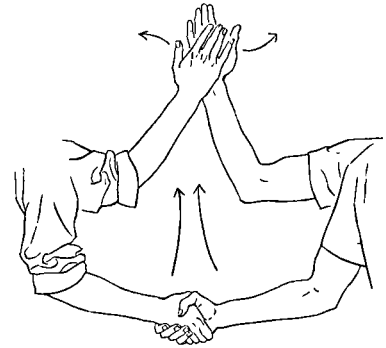
Souvent plus éloquents que les mots, les gestes forment un langage riche de sens qui converge et varie d'une culture à l'autre.

Salutations



NEZ FROTTÉS

Signification: Accueil amical.
Description: On touche avec le bout du nez le nez de la personne qu'on salue, ou parfois d'autres parties de la tête.
Localisation: Nouvelle-Zélande (Maoris), Finlande (Lapons), Afrique du Nord et Proche-Orient (Bédouins). Également chez certains Malais, Polynésiens, Mélanésiens et Inuits.



MAINS SERRÉES PUIS LEVÉES

Signification: Salut.
Description: Les mains sont serrées, comme dans une poignée de mains ordinaire, puis on les élève et on les desserre quand elles sont en haut.
Localisation: Afrique, en particulier chez les Bantous.



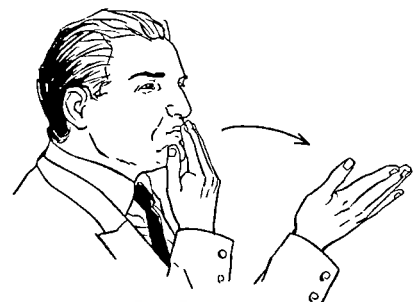
MOUVEMENTS DU POUCE ET DE L'AURICULAIRE

Signification: Salut amical.
Description: On soulève le bras, puis on agite doucement la main, pouce et auriculaire tendus, en gardant repliés les autres doigts.
Localisation: Îles Hawaii.



BOURRADE SUR L'ÉPAULE

Signification: Salut.
Description: Quand deux personnes se rencontrent, elles se frappent mutuellement l'épaule avec bonne humeur.
Localisation: Zone arctique (Inuits).



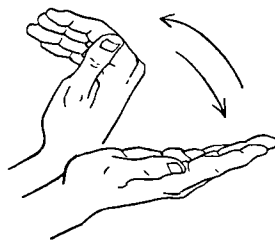
BAISER ENVOYÉ DU BOUT DES DOIGTS

Signification: Salutation.
Description: Après avoir effleuré ses lèvres du bout des doigts, on éloigne la main de la bouche en la tendant en avant, doigts allongés.
Localisation: Particulièrement répandu dans les îles méditerranéennes (Malte, Sicile, Sardaigne et Corfou). Courant au Portugal (mais pas en Espagne) et en Suède (mais pas au Danemark).



MAINS JOINTES

Signification: Salut.
Description: Paume contre paume, doigts joints vers le haut et bras repliés devant la poitrine. Ce geste s'accompagne habituellement d'une légère inclination de tête.
Localisation: Asie.

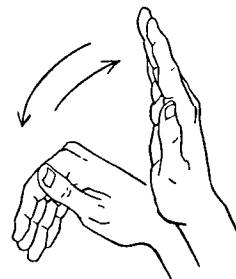


APPEL DE LA MAIN (1)

Signification: Viens ici!

Description: Battements répétés de la main vers le haut, paume en l'air.

Localisation: Îles Britanniques, Scandinavie, Pays-Bas, Belgique, Allemagne, Autriche, France et ex-Yougoslavie.



APPEL DE LA MAIN (2)

Signification: Viens ici!

Description: Battements répétés de la main vers le bas, paume en bas.

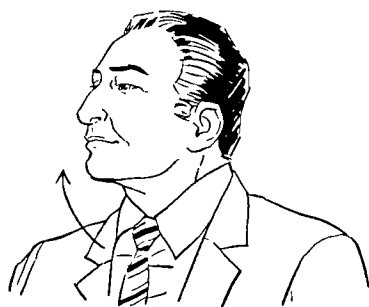
Localisation: Espagne, Portugal, Italie, Malte, Tunisie, Grèce et Turquie.

APPEL DES DOIGTS

Signification: Viens ici!

Description: On étend le bras droit vers l'autre personne, la paume de la main tournée vers le bas et le poignet légèrement pliée. Puis on agite doucement les doigts.

Localisation: Japon.



APPEL DE LA TÊTE

Signification: Viens ici!

Description: La tête est rejetée en arrière.

Localisation: Largement répandu.

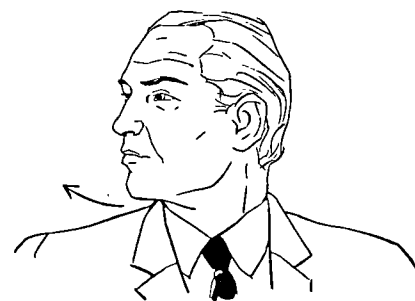


MOUVEMENT DES LÈVRES

Signification: Pour indiquer une direction.

Description: On pointe les lèvres dans une direction donnée. Souvent en tournant légèrement la tête dans la même direction.

Localisation: Philippines, certaines parties de l'Amérique du Sud et de l'Amérique centrale, dans certaines tribus africaines, et chez certains Indiens d'Amérique du Nord.



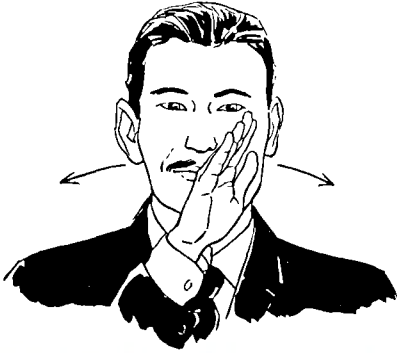
MOUVEMENT DU MENTON

Signification: Là-bas.

Description: On tend brièvement le menton dans une direction donnée.

Localisation: Largement répandu.

Signes de refus



MAIN EN ÉVENTAIL

Signification: Non.

Description: La main droite, ouverte et paume tournée vers la gauche, est agitée latéralement devant le visage, à la manière d'un éventail.

Localisation: Japon.



MOUVEMENT DE SOURCILS

Signification: Non!

Description: On soulève et on abaisse rapidement, une seule fois, les sourcils. Ce mouvement s'accompagne d'une expression grave ou contrariée du visage.

Localisation: Grèce.



EFFLEUREMENT DU MENTON

Signification: Non!

Description: Le dessous du menton est effleuré du dos des doigts d'une main plusieurs fois de suite. En même temps, la tête est rejetée vers l'arrière.

Localisation: Italie du Sud à partir de Naples, Sicile et Sardaigne. Courant également à Malte et à Corfou.

Gestes à plusieurs sens



MAIN ENSERRANT LE NEZ (1)

Signification: Ivre.

Description: Le pouce et l'index entourent le nez, puis la main décrit un mouvement en arc de cercle comme pour visser.

Localisation: France.

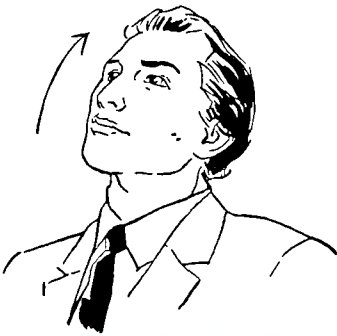


MAIN ENSERRANT LE NEZ (2)

Signification: Ce n'est pas grave!

Description: (Voir ci-dessus).

Localisation: Afrique de l'Est.



TÊTE REJETÉE EN ARRIÈRE (1)

Signification: Non!

Description: La tête est vigoureusement rejetée en arrière.

Localisation: Dans la plupart des cultures arabes. Connu en Europe comme le «non grec», ce geste s'est répandu en Turquie, à Corfou, à Malte, en Sicile et dans le sud de l'Italie.



TÊTE REJETÉE EN ARRIÈRE (2)

Signification: Oui!

Description: (Voir ci-contre).

Localisation: Ethiopie.



INDEX CONTRE INDEX (1)

Signification: Accord conclu.

Description: Les index sont serrés l'un contre l'autre latéralement.

Localisation: Moyen-Orient.

INDEX CONTRE INDEX (2)

Signification: Amitié étroite.

Description: (Voir ci-contre).

Localisation: Afrique du Nord.



Unesco/© Jacques Montiel

la chronique de

Federico Mayor

La science et nous (2)

Pendant la Guerre froide, on a eu tendance à considérer la valeur de la science et de la technologie en fonction de leurs applications militaires et économiques. D'où l'âge d'or qu'a connu la recherche, en maints domaines, grâce aux subventions généreuses dont elle a bénéficié dans certains pays; d'où, également, le fossé encore plus large qui s'est creusé entre pays riches et pays pauvres. Cette page de l'histoire est maintenant tournée. Profitons-en pour édifier la civilisation sur la paix, et non plus sur la guerre. La grande question étant celle-ci: sommes-nous prêts à payer le prix de cette paix comme nous avons payé celui de la guerre?

L'étroite collaboration qu'il est nécessaire d'instaurer entre la science et l'Etat n'a de chance de s'épanouir que dans des sociétés libres. A cet égard, la montée démocratique qu'on observe ces dernières années dans toutes les parties du monde représente un élément encourageant. Le 20^e siècle nous aura montré à la fois l'apogée et l'écroulement de l'Etat totalitaire. Le totalitarisme, défini par Erieh Fromm comme une «fuite hors de la liberté», promettait — en échange du sacrifice de la liberté individuelle — une utopie dont la réalisation devait justifier les souffrances du présent. Dans cet élan vers l'utopie, la science et la technologie auront joué un rôle déterminant.

Pendant un certain temps, tant que l'évolution des techniques restait dans le domaine du prévisible, les économies planifiées montrèrent une âpre capacité à singer les succès obtenus ailleurs, voire à les dépasser. Nombre d'intellectuels occidentaux qui visitèrent l'Union soviétique dans les années 30 comparèrent l'activité toute tendue vers un but qui y régnait avec l'apathie des démocraties, sans cacher où allaient leurs préférences. Dans un monde dominé par le charbon et l'acier, l'économie dirigée obtint, au prix d'une grande misère humaine, quelques réussites. Mais quand les forces motrices du développement changèrent et devinrent les industries fondées sur des connaissances nouvelles en électronique, en biologie et en biotechnologie, il fallut payer le prix d'avoir supprimé la liberté de pensée et d'action. Les économies planifiées, qui se prétendaient «scientifiques», perdirent la bataille pour avoir utilisé la science, au mépris de sa nature véritable, comme un simple instrument. La morale à tirer de cette histoire, c'est

que personne, si puissant, si bien informé soit-il, ne peut savoir avec certitude quelles sont les notions scientifiques qui modèleront le monde de demain. C'est seulement en laissant aux scientifiques la liberté d'aller là où les mène leur curiosité que nous sommes sûrs de voir la science s'épanouir, et avec elle nos économies.

Au-delà du marché

Les appels en faveur du marché libre, même si celui-ci se révèle souvent d'une grande efficacité, ne sauraient résoudre les problèmes qu'affrontent les sociétés échappant à l'oppression. Le marché libre en soi — ce qu'Adam Smith appela la «main invisible» — ne garantit ni qu'on répondra aux besoins à long terme, ni qu'on utilisera au mieux les ressources humaines. Il s'agit de savoir si nous sommes en mesure d'élaborer des méthodes fiables qui fassent passer d'un système économique planifié et centralisé à un marché qui soit plus libre sans cesser d'être humain. Pour des raisons aussi bien pratiques qu'éthiques, il est nécessaire de prévoir à long terme, afin d'éviter les catastrophes qui pourraient se produire dans l'avenir. Ce point est d'autant plus important, à mes yeux, que ceux qui ont souffert, sous un régime d'oppression, de l'extrême pauvreté seront extrêmement déçus si nous n'avons à leur offrir que les lois du marché libre.

Les succès de la science reposent sur le partage du savoir. Ce n'est qu'en publiant nos résultats et en mettant mutuellement à l'essai nos idées que nous serons assurés d'avancer dans la bonne direction. C'est en partageant largement le savoir, tant au sein des pays qu'entre pays différents, que nous réussirons enfin à atteindre le but que nous visons. Mais la société dans son ensemble, y compris, souvent, ses dirigeants, ne comprennent qu'avec des années de retard le sens des orientations dans lesquelles la science les a engagés.

L'illettrisme scientifique est l'un des problèmes cruciaux à affronter. Les dirigeants élus n'ont ni le temps ni les moyens de saisir la complexité des phénomènes biologiques ou écologiques. Or ils peuvent être amenés à prendre des décisions qui fixeront les priorités en matière d'éducation, de science et d'écologie pour de nombreuses années à venir. Quant aux électeurs, ils sont incapables de prendre des décisions rationnelles

sur des questions qui exigent d'avoir un minimum de connaissances scientifiques, — le plus souvent pour la simple raison qu'on ne les leur a pas apprises. Une société qui n'a pas reçu la formation requise ne peut ni avoir la pleine maîtrise de son destin, ni planifier l'avenir de ses enfants.

Nous vivons dans une société tributaire de la science et de la technologie. Et nous n'entendons ni l'une ni l'autre. Selon un sondage destiné à tester les connaissances scientifiques de base, un tiers des Britanniques et 43% des Américains savent que les électrons sont plus petits que les atomes. Près d'un tiers des premiers et un quart des seconds croient que les antibiotiques détruisent non seulement les bactéries mais aussi les virus. Je ne cherche pas ici à critiquer tel ou tel pays. Rien n'autorise à penser que ces résultats auraient été différents si ces sondages avaient eu lieu ailleurs.

Se familiariser avec la science

Le rejet ou l'ignorance de la science ne sont pas nouveaux. On a tendance à voir le 19^e siècle comme une époque d'expansion confiante, où les ingénieurs étaient des figures incontestées. Or il existait en profondeur un fort courant d'opposition au progrès. Il est facile aujourd'hui de sourire des propos du duc de Wellington qui s'opposait au développement du chemin de fer parce que, disait-il, «le train permettra aux classes inférieures d'errer sans but à travers le pays». Mais d'autres ont partagé cette réticence. Pour Gustave Flaubert, les quatre plus grands méfaits de la civilisation moderne étaient «le chemin de fer, les usines, les chimistes et les mathématiciens». Ce qui ne l'empêchait pas d'utiliser volontiers le chemin de fer pour aller voir — il habitait près de Rouen — son amie Louise Colet, qui vivait à Paris.

Cette contradiction, on la retrouve chez nombre d'entre nous. Nous profitons des avantages de la technique sans rien savoir, la plupart du temps, de ses mécanismes. Dans notre société, comme le dit Martin Weiner, on accepte la modernité comme une donnée extérieure, sans plus s'y intéresser. Rares sont les personnes qui ont une idée claire, ou se soucient vraiment de ce qui se passe sous le capot de leur voiture, ou qui cherchent à comprendre comment fonctionnent les lignes à haute tension qui amènent chez elles l'électricité. A leurs yeux cela tient presque de la magie.

Il est certes impossible de faire en sorte que chacun comprenne tous les domaines, importants et controversés, de la science et des techniques actuelles. Les scientifiques eux-mêmes ne maîtrisent pas tout. Un chercheur en biologie cellulaire a du mal à comprendre la physique des particules; un métallurgiste n'aura qu'une vague idée de la génétique; un nombre limité de personnes ont accès à l'univers fabuleux des mathématiques pures. Mais ce n'est pas le fait de connaître d'autres domaines que les leurs qui distingue les scientifiques du commun des mortels. C'est la conviction que, s'ils le veulent, ils sont en mesure de comprendre ces domaines. C'est cette confiance qui, en général, fait défaut aux non-scientifiques.

Et c'est, précisément, cette confiance que nous devons tenter de généraliser. Lorsque les idées scientifiques répondent aux préoccupations du public et l'intéressent, celui-ci se révèle remarquablement apte à trouver les informations qu'il cherche et à en tirer parti. Prenons un exemple intéressant: les conférences annuelles sur le sida. Ces rencontres, destinées à débattre entre professionnels des avancées de la recherche, attirent aussi de nombreuses personnes séropositives ou d'autres attentives à la souffrance des gens atteints de cette maladie. Ce ne

sont pas des scientifiques, mais comme ce sujet les touche de très près, ces gens sont vite avertis des dernières recherches en matière de virologie et d'immunologie — deux disciplines scientifiques pourtant parmi les plus ardues. Ces militants de la lutte anti-sida compliquent beaucoup la vie des scientifiques, en exigeant, de façon parfois irréaliste, des progrès plus rapides. Ils n'en stimulent pas moins l'ensemble des chercheurs et contribuent à ce que la recherche s'attaque aux vrais problèmes.

Le fossé entre ce que savent les scientifiques et ce que comprend le public est l'un des plus grands obstacles au développement d'une science clairvoyante et d'une politique publique. En 1931, Albert Einstein affirmait: «Le souci du bien-être de l'homme et de son destin doit toujours être le motif principal de toute entreprise technique... afin que les créations de notre intelligence soient un bienfait et non une malédiction pour l'humanité. N'oubliez jamais cela au milieu de vos graphiques et de vos équations.»

Sur le plan scientifique, nous qui travaillons dans les laboratoires et les salles de classe, nous sommes également à blâmer pour n'avoir pas assez divulgué nos découvertes et nos préoccupations dans les sociétés où nous vivons. Mais sur un autre plan, les dirigeants politiques — à l'échelle régionale, nationale et internationale — portent aussi la responsabilité de laisser la science dans un ghetto de spécialités étroites, en dépit de la place centrale qu'elle tient dans le monde qui nous environne. La responsabilité de l'illettrisme scientifique est donc partagée. C'est par une concertation entre scientifiques et décideurs sociaux que l'on pourra sortir de cet état d'ignorance chronique ou de ce goût déplacé du sensationnel.

Les réponses ne sont pas simples, mais l'éducation scientifique, c'est évident, doit s'efforcer de fournir au moins trois choses.

Une triple exigence

En premier lieu, une vision globale. Seule une approche d'ensemble, une démarche «holistique» permet d'évaluer les diverses options qui s'offrent à nous. Prenons l'exemple des sources d'énergie: le coût et les risques d'une centrale électrique sont évalués par la plupart des économistes comme si le charbon était une ressource renouvelable, tel un fruit que l'on cueille à l'arbre. Or les gisements de charbon s'épuisent. Deux autres exemples encore. Peut-on sérieusement traiter les problèmes des pays en développement sans tenir compte des conditions nécessaires à un commerce international équitable? Peut-on tenter d'améliorer l'éducation des femmes en milieu rural sans creuser des puits dans les villages ou sans leur fournir des foreuses pour obtenir de l'eau saine?

Deuxièmement, l'éducation scientifique exige une vision à long terme. Or, pour toutes les questions primordiales, l'élément le plus fragile, le plus éphémère — d'un point de vue biologique en tout cas — c'est le décideur. La mortalité étant inhérente à l'existence humaine, nous devons apprendre à penser aux générations futures, à veiller aux droits de nos enfants et de leurs enfants.

Troisièmement, nous avons besoin d'une perspective historique et mondiale afin de ne pas oublier que le passé a forgé notre comportement et que, quand on sait en tirer les leçons, on peut changer nos façons d'être. Aucune «logique» historique ne détermine quoi que ce soit: tout dépend de ce que nous faisons ici et maintenant. Tel est l'héritage que nous pouvons transmettre à nos descendants. ■

Te Wahi Pounamu

ou le matin du monde

par Ann-Marie Johnson

Région sauvage du sud-ouest de la Nouvelle-Zélande, le Te Wahi Pounamu offre des paysages spectaculaires, encore intouchés par l'homme, ainsi qu'une faune et une flore exceptionnelles. Le site est inscrit sur la Liste du patrimoine mondial depuis 1990.

Pour les Maoris les hauteurs enneigées du plus haut sommet de Nouvelle-Zélande sont bien plus qu'une montagne. Les membres de la tribu des Ngai Tahu y voient leur ancêtre, Aoraki, le fils aîné de Raki, le père céleste. Dans les temps primordiaux, Aoraki fit naufrage, sa pirogue s'étant retournée alors qu'il voguait dans le Pacifique Sud. Pour tenter de sauver leur vie, lui et son équipage grimpèrent sur le plus haut bord de la coque... et ils y demeurèrent pour l'éternité. Aujourd'hui la pirogue forme l'île du Sud de la Nouvelle-Zélande, tandis qu'Aoraki et son équipage, toujours cramponnés à la coque, sont devenus la grande chaîne de montagnes qu'on appelle les Alpes du Sud.

Lorsque Tuterakiwhanoa, le fils d'Aoraki, partit à la recherche

de son père et découvrit que les débris du naufrage s'étaient pétrifiés, il se mit à les remodeler afin d'en faire une demeure habitable pour ses descendants humains. D'autres *atua* (des demi-dieux) habiles dans les arts du paysage, des pêcheries, de l'oisellerie et de l'horticulture lui apportèrent leur aide et créèrent l'île du Sud, habitée plus tard par les Ngai Tahu.

Les résultats de cette œuvre ancestrale sont visibles aujourd'hui dans l'un des espaces vierges les plus spectaculaires et les plus primitifs du monde: la zone sud-ouest de la Nouvelle-Zélande—*Te Wahi Pounamu* en maori. Depuis que les *atua* ont créé cette vaste région, l'homme n'a exercé aucune emprise sur elle. En fait, aucun être humain n'y a jamais vécu avant il y a un millier d'années environ. Pendant des millénaires, les seuls sons audibles furent le bruissement des feuilles, l'eau courante des torrents de montagne et le chant des oiseaux retentissant à travers le «bush» d'un vert sombre, épais et luxuriant. En l'absence de mammifères prédateurs, les plantes n'eurent pas besoin de se fabriquer des mécanismes de défense, certains oiseaux perdirent la capacité de voler et ne développèrent pas les plumages éclatants que l'on voit chez des oiseaux vivant là où il y a du dan-

Le glacier de Fox, d'une taille exceptionnelle, malgré son altitude proche du niveau de la mer.



ger. Des espèces uniques évoluèrent sur place, ralenties dans leur développement par les seuls effets du climat.

LE LIEU DE LA PIERRE VERTE

Lorsque les Maoris arrivèrent, ils découvrirent un pays plein de ressources qu'ils exploitèrent pour assurer leur existence et créer leur culture. Oiseaux et poissons en abondance leur fournirent la nourriture, le «bush» leur donna le bois de construction. Mais le bien le plus précieux était extrait de la roche de la pirogue mythique d'Aoraki et se retrouve dans le nom qu'ils donnèrent à la région: Te Wahi Pounamu, ou le «lieu de la pierre verte».

La pierre verte (la néphrite, une variété de jade) était pour eux la plus précieuse de toutes les



© F. Zuardon/Jacana, Paris

pierres. Ils l'utilisaient pour faire des outils, des armes, des objets décoratifs et lui prêtaient un pouvoir spirituel. C'était certainement la chose plus précieuse que les Ngai Taku avaient à négocier avec les autres tribus, aussi se répandit-elle dans toute la Nouvelle-Zélande.

En 1642, le navigateur hollandais Abel Tasman fut le premier Européen à apercevoir le Te Wahipounamu, mais personne n'y aborda jusqu'à l'arrivée de l'explorateur anglais James Cook en 1773. Avec son équipage, il passa six mois à Dusky Sound; ils défrichèrent une petite portion de la forêt originelle pour y installer un

Le Te Wahipounamu est constitué de plusieurs parcs nationaux et réserves. Ci-dessus, le parc national du mont Cook.

observatoire astronomique (on peut voir encore aujourd'hui quelques souches des arbres qu'ils abattirent).

Mais il fallut attendre une vingtaine d'années pour que les premiers effets réels de l'implantation européenne se fassent sentir: les chasseurs de phoques avaient pris l'habitude de traquer les otaries à fourrure découvertes le long de la côte. Vers 1820, leur population avait presque disparu; mais grâce aux mesures officielles de protection prises en 1875, leurs effectifs se reconstituèrent peu à peu. Aujourd'hui on en dénombre plusieurs milliers qui vivent dispersées le long du littoral.

Les Européens ont également une lourde part de responsabilité dans ce qui apparaît comme l'atteinte la plus grave portée à l'équilibre de cette région sauvage. L'introduction de mammifères brouteurs et de prédateurs comme le cerf, l'opossum à fourrure, les lapins et les rongeurs a causé des ravages dans un écosystème mal adapté pour se défendre contre de tels animaux. Plusieurs espèces d'oiseaux se sont éteintes; d'autres comptent actuellement parmi les plus menacées du monde. Certaines plantes comestibles ont disparu des zones accessibles et nombre d'endroits ont subi des dommages importants. ▶



Le kēa (*Nestor notabilis*). Ce grand perroquet vit dans les hautes montagnes de Nouvelle-Zélande.



Cascade d'une des nombreuses rivières qui coulent dans la forêt.

© J. P. Vain/Visage/Jacana, Paris

© S. Faure/Ask Images, Paris



© J. P. Verrin/Jacana, Paris

► Mais seul un œil exercé le remarque. Son éloignement et son isolement protègent encore Te Wahipounamu des empiètements les plus nuisibles de la civilisation; dans certaines régions, l'homme n'est même encore jamais allé. Les premières explorations terrestres importantes datent de la seconde moitié du 19^e siècle, mais nombre de vallées reculées sont restées inexplorées jusque dans les années 1970.

SEULS DANS LA NATURE VIERGE

Cette région offre aux randonneurs expérimentés d'immenses espaces sans chemins, sans abris, sans aucun signe de vie humaine. Ils éprouvent ce sentiment rare, parfois effrayant, de la solitude absolue et mesurent leur petitesse parmi les paysages grandioses de montagne et de forêt où ils avancent. À des heures de tout secours extérieur, ils ne peuvent compter que sur eux-mêmes.

Les visiteurs moins intrépides — ou plus grégaires — peuvent profiter de ces merveilles d'une manière un peu plus confortable. La piste de Milford, célèbre dans le monde entier, propose des prome-

Le kiwi (*Apteryx australis*). Cet oiseau presque sans ailes vit dans les forêts de Nouvelle-Zélande. Il niche au sol ou en terrier et pond des œufs énormes.

Le takahé, nom local du notornis. Ce gros oiseau des forêts du sud de la Nouvelle-Zélande, incapable de voler, appartient à la famille des rallidés (*Notornis mantellii*).



© J. Cancalosi/Jacana Paris

nades, guidées ou individuelles, de deux à cinq jours à travers un paysage à couper le souffle, de même que plusieurs autres pistes moins connues comme celles de Routeburn, Greenstone ou Folyford. De nombreuses promenades, plus courtes, d'une durée de trente minutes à une journée entière et réparties sur toute la longueur du Te Wahipounamu, permettent d'accéder facilement et sûrement à ces vastes solitudes et sont parfois jalonnées de panneaux informatifs qui aident les randonneurs à comprendre le relief, la faune ou la végétation.

Mais ces informations ne donnent qu'un faible aperçu de cette région, stupéfiante par l'étendue et la variété de ses beautés naturelles, qui couvre 2,6 millions d'hectares et représente à elle seule un dixième de la masse terrestre de la Nouvelle-Zélande. Elle doit son unité à sa diversité: les changements de paysage qui s'étalent d'habitude sur des milliers de kilomètres à travers les continents sont ici concentrés dans une zone d'environ 450 kilomètres de long sur 40 à 90 kilomètres de large. Il est difficile d'éviter les superlatifs à son propos...

La région comporte les plus hautes montagnes de Nouvelle-Zélande, les plus longs glaciers, les plus hautes forêts, les rivières et les gorges les plus sauvages, la côte la plus déchiquetée, les fjords et les lacs les plus profonds et les plus importantes populations d'oiseaux de forêt. On y trouve le plus grand bouton d'or du monde (le bouton d'or du mont Cook), probablement la plus haute falaise maritime (Mitre Peak), le seul perroquet du monde vivant en haute montagne (le kēa, familier mais redoutable) et toute la population sauvage d'un oiseau rare, le takahé (nom local du notornis, un gros oiseau incapable de voler, de la famille des rallés).

Cette région abrite des douzaines d'espèces d'oiseaux, dont beaucoup ne se trouvent qu'en Nouvelle-Zélande. Le kēa, ou nectar de montagne, est le plus connu. Il ne manifeste aucune peur face aux intrus et semble même rechercher activement un contact avec

les humains, souvent à leurs dépens. Avec son bec puissant et crochu, cet oiseau d'une extrême curiosité peut détruire aussi bien des chaussures de sport laissées à l'extérieur pendant la nuit que des sacs en toile ou en vinyle et, plus généralement, tout ce qui retient son attention.

Le plus petit oiseau de Nouvelle-Zélande, le xénique grimpeur, vit dans les forêts montagneuses de la région, et le minuscule xénique des rochers survit aux rudes hivers montagnards en s'abritant dans les brèches de blocs détritiques sous la neige. Plus bas dans les montagnes, on entend souvent le chant de cloche du korimako, un autre passereau; les observateurs attentifs peuvent également observer le tui, des vols de nestors superbes, ou kakas, qui sont des perroquets aux chants stridents, et d'autres de perruches à tête d'or, ou karakiris. Des gorfous de Fjordland, ou tawakis, habitent certaines parties du littoral tandis qu'une cinquantaine de couples de belles aigrettes blanches, ou kotukus, nichent régulièrement dans l'extrémité nord de la région. Bien que commun dans d'autres pays, le kotuku est peu fréquent en Nouvelle-Zélande et les Maoris, qui voient en lui un symbole de tout ce qui est beau et rare, lui attribuent une signification spirituelle importante.

DES SURVIVANTS DU CONTINENT PERDU

À en croire les scientifiques, le Te Wahipounamu est la région qui donne la meilleure idée de ce qu'ont pu être la flore et la faune du Gondwana, cet immense continent austral qui s'est disloqué pour former la Nouvelle-Zélande, l'Amérique du Sud, l'Inde, l'Afrique, l'Antarctique et l'Australie. La Nouvelle-Zélande s'en est détachée 80 à 100 millions d'années avant que n'apparaissent les marsupiaux et les autres mammifères. Le long isolement du pays qui a suivi a permis plus qu'ailleurs la survie d'anciennes formes de vie.

Les grandes forêts de rimus (un pin indigène) ou de hêtres australs (*Nothofagus*) sont les chaînons les plus directs qui les relient au Gondwana de même que des

oiseaux sans équivalent comme le kiwi, oiseau incapable de voler que les Néo-Zélandais ont adopté comme emblème national.

La splendide chaîne des Alpes du Sud suit la ligne de démarcation entre les plaques pacifique et indo-australienne, deux des six gigantesques plaques qui forment la croûte terrestre. C'est un des trois seuls endroits au monde où l'on puisse trouver sur terre la fracture d'une plaque tectonique majeure. Les tremblements de terre provoqués par le choc de ces deux plaques ont valu à la Nouvelle-Zélande l'appellation d'«îles tremblantes», mais la faille a également donné naissance à un paysage époustouffant de fjords profonds et de hautes montagnes.

Les glaciers du Te Wahipounamu sont aussi la preuve des mouvements souterrains. Ces glaciers, en particulier le Fox et le Franz-Josef, ont été les premiers lieux à attirer des touristes assez nantis pour pouvoir entreprendre le rude voyage à l'intérieur sauvage du pays. Mais leur déplacement est si rapide qu'il y a un siècle les visiteurs ont vu un spectacle différent de celui que nous avons aujourd'hui sous les yeux. Ces deux glaciers ont raccourci de 2 à 3 kilomètres depuis les années 1890. Celui de Fox a 13 kilomètres de long et celui de Franz-Josef 10 kilomètres. Tous deux glissent très rapidement à une moyenne qui atteint 1,5 mètre par jour — toutefois on a enregistré des vitesses allant jusqu'à 8 mètres par jour. A proximité, le glacier de Tasman, d'une longueur de 28 kilomètres, qui descend du mont Cook



© S. Faure/Ask Images, Paris

Les Pancake Rocks, à Punakaiki.

(Aoraki), est l'un des plus longs de l'hémisphère Sud.

Très sensibles aux changements climatiques, les glaciers progressent pendant les périodes d'abondantes chutes de neige et régressent lorsque les conditions sont moins rigoureuses. Mais le climat de Te Wahipounamu connaît rarement des extrêmes, bien que la région se situe sur les quarantièmes rugissants, l'une des latitudes les plus éventées du monde. Sous l'effet de l'immense masse océanique qui entoure la Nouvelle-Zélande, il est tempéré et échappe aux variations saisonnières de grande ampleur. Les Alpes du Sud font obstacle aux vents d'ouest dominants chargés d'humidité, qui se forment dans la mer de Tasman, d'où les pluies torrentielles, parfois violentes, qui tombent sur le littoral ouest à n'importe quelle période de l'année. Les plaines côtières reçoivent 3 000 à 5 000 millimètres de précipitations par an. Ce niveau s'accroissant avec l'altitude, le versant occidental des Alpes du Sud peut recevoir jusqu'à 10 000 millimètres en une année, même

si c'est en grande partie sous forme de neige.

Aujourd'hui, les Ngai Tahu ne sont pas les seuls à devoir rendre grâce à Aoraki pour avoir fait naufrage dans une zone isolée du Pacifique Sud. Des visiteurs venus du monde entier, tout comme les Néo-Zélandais eux-mêmes, sont de plus en plus nombreux à découvrir la splendeur de la région. Les organisateurs de voyages touristiques et les gestionnaires du Te Wahipounamu ont su tirer la leçon de l'essor du tourisme «sauvage» en d'autres lieux. Ils favorisent dans l'ensemble un tourisme de loisirs, mais les activités proposées, comme le canotage, la pêche, la chasse ou l'alpinisme, ont peu d'effets nocifs sur l'environnement.

Conservé les rares régions qui restent de nature sauvage apparaît désormais comme une priorité. Te Wahipounamu continuera d'être préservé, autant que faire se peut, dans sa forme originelle. Si par hasard Tuterakiwhonoa revenait pour contempler son œuvre, il ne trouverait pas le Te Wahipounamu dans un état très différent de celui où il l'avait laissé. ■



L'opossum ou possum à fourrure (*Trichosurus T. Vulpecula*).

© J.-P. Vaimm/Jacana, Paris

par France Bequette

«Expression des rapports étroits entre la civilisation et la nature, lien de délectation, propre à la méditation ou à la rêverie, le jardin prend ainsi le sens cosmique d'une image idéalisée du monde, un "paradis" au sens étymologique du terme, mais qui porte témoignage d'une culture, d'un style, d'une époque, éventuellement de l'originalité d'un créateur.» Cette définition est celle de la Charte de Florence, élaborée par le Comité international des jardins historiques en 1981.

L'art des jardins est universel. L'Eden biblique est un jardin créé par Dieu et cultivé par Adam, lieu de délices dont celui-ci garde la nostalgie après en avoir été chassé. Dans le Coran, le paradis est un jardin riche en pâturages, en fontaines, en arbres et en fruits savoureux. Le vert paradis, dans le monde aride du désert, évoque l'oasis, le point d'eau qui permet la vie. Le Kouen-len chinois, centre du monde et porte du ciel, s'orne de jardins suspendus.

Contrairement à l'agriculture, à vocation utilitaire, le jardinage imprime à la nature turbulente et imprévisible un certain ordre. C'est le point commun entre le parc du château de Versailles et un jardin japonais. «Le jardin, comme l'écrivit René Pechère, un spécialiste belge, est une composition. Il est toujours artificiel...» Aussi est-il un miroir révélateur de la société qui l'a imaginé.

Lieux de pouvoir, lieux sacrés

Partout les souverains ont voulu qu'un parc serve d'écrin à leur palais et contribue à affirmer, par sa taille et sa magnificence, leur propre

domination. Xénophon, l'historien et philosophe grec, évoque avec admiration le jardin paradisiaque de Cyrus le Jeune (vers 420 avant notre ère) que le roi perse a dessiné lui-même et qu'il travaille de ses mains. L'amour des jardins est au cœur de la vision persane du monde. Le jardinage fait alors partie de l'éducation des princes, mais il est aussi enseigné à l'école. Deux cents ans plus tôt, l'une des sept merveilles du monde, les jardins suspendus de Babylone, avaient été aménagés sur des terrasses en escaliers par le roi Nabuchodonosor II pour sa femme

d'origine perse, qui regrettait les collines de son pays natal.

En Grèce, le sol rocailleux, le climat chaud et le manque d'eau ne sont guère favorables au jardinage. Les luxueux jardins d'agrément associés au pouvoir et au prestige personnels n'auraient d'ailleurs guère été acceptés par un peuple passionné de démocratie. C'est pour le bien-être collectif que les gymnases (écoles publiques) sont implantés dans des parcs à Athènes. De même, Platon partage avec ses disciples un jardin planté d'arbres où il crée l'Académie. Le «bois sacré» cher



Dans les jardins de l'Alhambra, à Grenade (Espagne).



Parterres du château de Versailles (France).

© Charles Lénars, Paris

aux Grecs, est un lieu naturel, sauvage, qui est le refuge des divinités: il n'est donc pas question d'y porter la main.

En Egypte, les jardins mêlent l'agrément et l'utilitaire (vin, fruits, légumes, papyrus). Les importations d'arbres et de fleurs exotiques commencent très tôt, enrichissant le répertoire botanique. Ils adoptent une disposition géométrique imposée par la présence indispensable des canaux d'irrigation. Un modèle réduit de jardin à la végétation foisonnante, retrouvé dans la tombe de Meket-Re à Thèbes (1700 avant J.-C.), montre un espace, de plan rectangulaire, clos de hauts murs qui le protègent des sables du désert et des crues du Nil. La Rome ancienne abrite ses jardins dans l'enceinte de ses maisons.

Cette configuration est reprise par le Moyen Âge européen. En cette époque troublée, les bourgeois aménagent leur jardin non plus à l'exté-

rieur, mais dans l'enceinte même des villes. Les seigneurs l'abritent dans la cour de leur château. Les femmes y cultivent surtout des légumes et des plantes médicinales. Dans les jardins des monastères, les moines guérisseurs puisent leurs remèdes. Ces lieux clos contrastent avec les cimetières qui deviennent alors de véritables « jardins publics », lieux de rencontre, de liberté, voire de licence. En effet, situé près de l'église, le cimetière médiéval conserve jusqu'au 18^e siècle son statut de zone franche, extra-territoriale, où s'exerce le droit d'asile lié à l'édifice religieux lui-même.

Héritage islamique

En Espagne, les Arabes aménagent des jardins d'agrément à partir du 8^e siècle. Par milliers, ils apparaissent en Andalousie. Les jardins mauresques de Grenade — l'Alhambra et le Generalife — sont toujours

parmi les plus beaux du monde. D'une géométrie rigoureuse, ils sont divisés en quatre quarts, représentant les quatre éléments. Ce plan, qui figure souvent sur les tapis (image symbolique du jardin), se retrouve chez les Moghols de l'Inde. Le sultan musulman Tamerlan (Timur-Lang), à la fin du 14^e siècle, l'adopte à Samarkand. Pour les empereurs qui lui succèdent, les innombrables jardins qu'ils possèdent leur assurent un véritable contrôle de la terre et faire fleurir le désert leur confère une puissance divine.

Triomphe de la géométrie

À la même époque, en Italie, le jardin acquiert une réputation de sensualité. Il est un lieu de fêtes, de réunions d'amis, de liberté intellectuelle et sexuelle. Il fournit l'image d'un univers bien tempéré, bien ordonné, d'un printemps éternel. Dans ces jardins de la Renaissance, les jeux d'eau sont un élément majeur. Les buissons toujours verts et soigneusement taillés dessinent parfois des labyrinthes de verdure; les marbres antiques l'emportent encore sur les fleurs.

Les artistes italiens qui voyagent en Europe fournissent l'inspiration des futurs jardins « à la française », où l'architecture prime sur la nature. Des perspectives d'une grande rigueur géométrique mettent en valeur les bâtiments. Les jardins du palais de Versailles, œuvre d'André Le Nôtre, s'inspirent du symbole choisi par le roi Louis XIV, le soleil. Les principaux axes correspondent aux points cardinaux. De part et d'autre s'étendent des « parterres de broderies » dessinés avec des buis taillés. La spécialiste des jardins Gabrielle van Zuylen retrouve l'influence de Versailles au

Concours de patios fleuris à Cordoue (Espagne).



© Degès/Petra Paris



© Bibliothèque Nationale, Paris

► château de Blenheim (Royaume-Uni), à Saint-Petersbourg (Russie), à La Granja, près de Ségovie (Espagne), à Caserte, près de Naples (Italie). Les allées rayonnantes de Le Nôtre inspirèrent jusqu'au plan de la ville de Washington.

Jugé trop artificiel, le style français cède la place, vers la fin du 18^e siècle, au parc paysager, dit «à l'anglaise». Les amoureux de la poésie et de la peinture abandonnent la ligne droite. Les grands axes réguliers font place aux paysages «naturels» composés de collines, de bois, d'étangs, de cascades. Les romantiques apprécient que le paysage-tableau comporte des ruines et des mausolées: le jardin devient décor de théâtre. Il exprime aussi les aspirations de l'homme du 18^e siècle dans sa recherche de la connaissance.

Jardins paysagers: le Désert de Retz

On en trouve un exemple étonnant en France, à une vingtaine de kilomètres à l'ouest de Paris, au Désert de Retz («désert» signifie ici un lieu isolé et peu peuplé). Ce jardin paysager fut créé sur une quarantaine d'hectares, à partir de 1774, par François Racine de Monville.

Dans un vallon situé au cœur de la forêt de Marly, il bâtit, non un châ-

Page illustrée d'une traduction latine (14^e siècle) d'un traité d'Abucalsis (Abū al-Qāsim al-Zahrāwī), chirurgien arabe qui vivait à Cordoue au 10^e siècle.

teau, mais une «Colonne détruite» de 15 mètres de diamètre, maison construite en forme de ruine antique. On entre dans le parc par une grotte, véritable passage initiatique entre le monde extérieur et le «Désert». Dessiné à l'anglaise, il comporte un théâtre découvert et 17 petites constructions, ou «fabriques»: un obélisque et une pyramide évoquent l'Égypte, un temple dédié au dieu Pan, la Grèce, un autel votif et un tombeau, la Rome de l'Antiquité. Une Tente tartare, évocation des contrées lointaines, se dresse sur la petite île du Bonheur et au bord du lac est édifiée une Maison chinoise avec ses dépendances et son jardin particulier, image de la réalité chinoise telle qu'elle était perçue à l'époque.

Ce haut lieu du siècle des Lumières attira des visiteurs du monde entier. Thomas Jefferson, architecte et futur président des États-Unis, s'en inspira notamment pour l'Université de Virginie à Charlottesville*. Le cinéaste visionnaire Abel Gance le choisit pour décor d'un de ses films. Le mystère du lieu fascina les surréalistes.

Le jardin n'offre-t-il pas une synthèse de toutes les expressions artistiques? Pour René Pechère, il est:

POUR EN SAVOIR PLUS:

- ✓ *Tous les jardins du monde*, par Gabrielle van Zuylen, «Découvertes» Gallimard, 1994
- ✓ *Jardins dessinés, Grammaire des jardins*, René Pechère, éd. Atelier d'art urbain, 1987
- ✓ *L'histoire des plantes et des jardins*, Penelope Hobhouse, Bordas, 1994
- ✓ *European gardens*, revue publiée par «The Historic Gardens Foundation» (Londres) dans le cadre du Programme des itinéraires culturels du Conseil de l'Europe, Strasbourg, France (bilingue anglais-français).

«architecture par sa composition; sculpture pour le modelage du terrain; peinture par l'effet des arbres colorés; musique par les rythmes de sa composition; poésie, théâtre et même danse». Notre tour du monde des jardins n'est pas terminé. Il se poursuivra dans notre prochain numéro. ■

* voir «Monticello, le palais idéal du président Jefferson», par Francis Leary, dans *Le Courrier de l'UNESCO* de février 1997, «La radio, un média d'avenir».

initiatives

Le Conseil international des monuments et des sites (ICOMOS)

Le Conseil international des monuments et des sites (ICOMOS) a été créé en 1965 à Varsovie (Pologne), après l'élaboration de la Charte internationale sur la conservation et la restauration des monuments et des sites, dite «Charte de Venise». C'est la seule organisation internationale non gouvernementale à promouvoir, dans leurs aspects théoriques, méthodologiques et pratiques, la gestion, la protection et la mise en valeur des monuments et des sites culturels. L'ICOMOS remplit également le rôle de conseiller technique auprès de l'UNESCO pour l'inscription de ces biens sur la Liste du patrimoine mondial et pour leur gestion.

Ses membres, au nombre de 5 300, répartis dans 88 pays, sont architectes, historiens d'art, archéologues, urbanistes, ingénieurs, archivistes ou administrateurs. Ils sont regroupés en comités nationaux et internationaux. Ces derniers, au nombre de 15, sont spécialisés dans des domaines précis: vitrail, tourisme culturel, art rupestre ou jardins et sites historiques. Le Conseil organise chaque année plusieurs colloques autour de thèmes plus ou moins techniques: les musées de plein air, la restauration des ensembles rupestres, la conservation du bois, de la pierre ou de la brique crue, la photogrammétrie, la reconstitution des jardins historiques...

L'ICOMOS abrite un centre de documentation particulièrement riche (plus de 20 000 documents) ouvert au public et assure de nombreuses publications: actes de colloques nationaux et internationaux, dossiers techniques, revues (*Nouvelles de l'ICOMOS*, *ICOMOS information*, *Monumentum*) et catalogues — bibliographiques et thématiques — de toutes les références disponibles au centre.

Enfin, pour mieux sensibiliser le public mondial à la protection du Patrimoine culturel, l'ICOMOS et l'UNESCO ont déclaré le 18 avril Journée internationale pour les monuments et les sites. ■

Les ouvrages de l'ICOMOS sont disponibles sur commande. S'adresser au Centre de documentation de l'ICOMOS, 49-51, rue de la Fédération, 75015 Paris, France.
Tél.: (33) 01 45 67 67 70. Télécopie: (33) 01 45 66 06 22.



© P. Wysocki/Hémisphères, Paris

LA MER ÉGÉE, PARC CULTUREL DE L'EUROPE

La mer Egée compte un certain nombre d'archipels considérés comme le berceau de la civilisation grecque. Avec le soutien de l'UNESCO, le gouvernement grec a décidé de prendre toutes les mesures pour protéger ces îles, restées presque inchangées depuis des siècles, et d'en faire symboliquement un parc culturel. Le programme pilote «Égée archipel» devra gérer les centres historiques, moderniser les musées, rénover et protéger les monuments. Ce programme fait partie de la Décennie mondiale du développement culturel. Tous les amoureux de la Grèce des îles se réjouissent de savoir que, sous surveillance, celles-ci garderont leur charme exceptionnel. ■

LES ARBRES ET LE GAZ CARBONIQUE

Le taux de gaz carbonique dans l'atmosphère (CO₂) ne cesse d'augmenter depuis le milieu du 19^e siècle par suite de l'accroissement des activités humaines. L'Institut national français de la recherche



© G. Hofer/Jacana, Paris

agronomique (INRA) en étudie les répercussions sur la croissance des arbres. Cette hausse du taux de gaz carbonique se traduit, par exemple, dans les écosystèmes forestiers tempérés, par une augmentation anormale du diamètre de certains arbres: le diamètre moyen du sapin des Vosges a crû de 160% depuis 1850 et celui du chêne pédonculé de 55% pendant la même période. L'équilibre de certains écosystèmes forestiers risque d'en être perturbé. Des conséquences pratiques sont à prévoir pour la gestion forestière et l'industrie du bois. ■

TONGA ET LES POTIRONS

Le Royaume des Tonga, Etat insulaire du Pacifique qui compte 104 000 habitants, s'efforce inlassablement d'améliorer ses finances. Après avoir abandonné l'idée d'accueillir tous les pneus usagés du monde pour les brûler, ce qui eût été catastrophique pour la qualité de l'air, on y cultive maintenant des potirons qui, pour être vendus sur le marché japonais, doivent présenter une forme parfaite. L'exportation devrait atteindre 8 000 tonnes par an. Mais Tonga croule sous les excédents de potirons de forme imparfaite! ■

LES CHEMINS NOUVEAUX DE L'ANCIEN MONDE

Le Conseil de l'Europe propose de découvrir le continent à travers des guides qui le montrent sous divers angles tels que les traces des Celtes, l'habitat rural, l'influence monastique ou la route de la soie. Le premier de ces guides, consacré à Saint-Jacques-de-Compostelle, célèbre lieu de pèlerinage



© S. Fauré/Ask Images, Paris

situé à l'extrême nord-ouest de l'Espagne, vient de paraître en français. Neuf itinéraires y sont détaillés au départ de divers pays d'Europe, illustrés de cartes et de nombreuses photographies. (*Guide européen des chemins de Compostelle*, J. Bourdarias et M. Wasielewski, Fayard, Paris, 1996). ■

Secrétariat des itinéraires culturels, Conseil de l'Europe, 67075 Strasbourg cedex France. Téléphone: (33) 03 88 41 35 37. Télécopie: (33) 03 88 41 27 88.

LES ORTOLANS SONT CUITS

L'ortolan (*Emberiza hortulana*) est un petit passereau en grand danger. Considéré comme en déclin en Europe, il est protégé et inscrit à la Directive sur les oiseaux de la Communauté européenne. Sa chasse et sa capture sont donc rigoureusement interdites. Cela n'empêche pas qu'il soit menacé de disparition en France où chaque année, dans le Sud-Ouest, environ 50 000 sont tués pour le plaisir culinaire de quelques-uns. ■

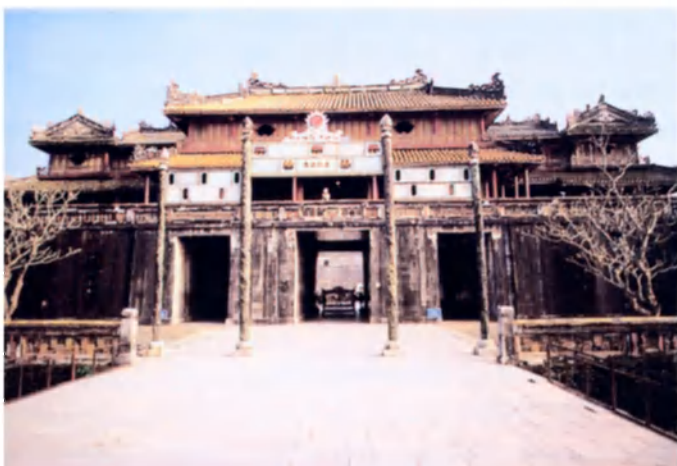
DES ANIMAUX ET DES HOMMES

En Afrique, la création de réserves d'animaux s'est souvent faite au détriment des populations locales,

qui ne sont pas consultées. Erreur que s'attache aujourd'hui à réparer en Namibie le Fonds mondial pour la nature (WWF). Avec l'aide du Développement rural intégré et de la Conservation de la nature (IRDNC), le WWF a établi un réseau de gardes-chasse indigènes, directement responsables de la faune. Ils luttent contre le braconnage et, quand les espèces sont assez abondantes, organisent la chasse et distribuent la viande. Le tourisme est confié aux villageois afin qu'ils en retirent des bénéfices tout en imposant le respect de leur culture. ■

TERREUR CHEZ LES TERMITES

Au Viet Nam, le temple de Hien Lam Cac, l'un des monuments de Huê inscrits sur la liste du Patrimoine mondial en 1993, est mangé par les termites. Les produits employés jusqu'à présent pour venir à bout des 200 espèces de fourmis blanches qui rongent de l'intérieur les bâtiments de bois et dévastent aussi les cultures se sont révélés aussi toxiques qu'inefficaces. Pour sauver les monuments de la cité impériale, l'UNESCO a fait appel à une entreprise de produits chimiques qui a mis au point un produit sélectif, efficace à faible dose et qui ne pollue pas l'eau. ■



© F. Fontaine/Ask Images, Paris

RIDO BAYONNE

Multi-instrumentiste, chef d'orchestre et chanteur, Rido Bayonne est un touche-à-tout de génie qui marie rythmes bantous, cubains, jazz, soul, funk dans un style personnel unique et débordant de vitalité. Né au Congo, près de Pointe-Noire, il devient très vite le batteur le plus sollicité de son pays. Installé à Paris, il accompagne diverses vedettes internationales. Depuis 1985, il se produit dans de nombreux clubs et festivals à la tête de son grand orchestre avec lequel il vient d'enregistrer *Gueule de Black*.

■ **Vous jouez de plusieurs instruments: basse, piano, guitare, batterie, tambours africains, marimba. Vous identifiez-vous à l'un d'eux en particulier?**

Rido Bayonne: Non, tous m'apportent quelque chose. J'établis un dialogue différent avec chacun d'entre eux. Mais c'est en jouant de la basse que je me suis fait connaître.

■ **Votre musique est très rythmique. Lorsque vous composez, pensez-vous d'abord rythme, harmonie, mélodie, ou structure?**

R. B.: Rythme. Parce que le rythme est le moteur de la vie. Les battements du cœur, la respiration, tous les bruits sont rythme, jusqu'au silence qui s'y intègre. En ce sens, on peut dire que tout le monde fait de la musique — sans le savoir. Il ne faut pas oublier que le tambour est en Afrique l'instrument de référence. De toute façon, mes morceaux changent toujours, je ne les joue jamais de la même façon.

■ **Quelles sont vos sources d'inspiration?**

R. B.: Tout m'inspire, mais il me faut avant tout éprouver une émotion. Sans cela, je ne peux pas écrire. Je suis très réceptif à ce qui se passe autour de moi. Cela peut être une conversation, un enfant qui pleure ou même des sons aussi anodins que des bruits de fourchettes dans un restaurant. Des fourchettes heurtant des assiettes peuvent créer un rythme et une mélodie. Lorsqu'on est passionné de musique, on en entend partout!

■ **Votre musique est également le fruit de traditions diverses.**

R. B.: Outre mon bagage culturel afri-

cain, j'ai bénéficié de l'apport européen sur le plan de l'harmonie et j'ai également assimilé la musique américaine. James Brown, notamment, m'a beaucoup influencé. Mais je suis né dans un champ de coton et j'ai d'abord entendu les musiciens de mon village, lors des fêtes et des rites de passage: naissance, initiation, mariage, funérailles. Ensuite, comme nous parlions français à la maison, j'ai bénéficié d'une éducation occidentale. Il n'y a rien de plus formidable que le métissage des cultures. Mon père me faisait écouter Franco, un musicien congolais qui a joué un rôle capital dans la musique populaire africaine, mais également Miles Davis, Duke Ellington, de la variété européenne et américaine et de la musique cubaine. Plusieurs Congolais de la génération de mon arrière-grand-père ont été vendus comme esclaves à Cuba, et nous avons gardé, dans la famille, une affection particulière pour la musique de ce pays.

■ **Avez-vous toujours songé à être musicien?**

R. B.: Toujours, malgré l'opposition farouche de mon père, qui considérait que la musique n'était pas un métier. Ma mère, qui est morte à présent, me racontait que déjà dans son ventre, je battais la mesure. Je suis un autodidacte. Enfant, je me suis fabriqué mes propres bongos et guitares, avec des rayons de bicyclette. Je n'avais aucune idée de la façon dont on accorde une guitare, mais cela ne m'a jamais empêché de jouer. A dix-huit ans, je me suis mis à composer et à harmoniser diverses mélodies. Cinq ans plus tard, j'ai gagné un peu d'argent en jouant dans l'orchestre National Bantous à Brazzaville — orchestre renommé qui possédait

une excellente section de saxophones. Puis j'ai joué au Cameroun, avec Manu Dibango*. Dans les années soixante, pour obéir à mon père, j'ai fait cinq ans de droit. Lorsque j'ai abandonné mes études pour me consacrer définitivement à la musique, mon père m'a déclaré la guerre, bien que j'aie, depuis, souvent aidé ma famille à vivre. Mes frères, qui sont restés au Congo, s'en sortent difficilement, même ceux qui sont avocats ou médecins, car la situation économique est difficile, là-bas. Cependant, à la longue, mon père a fini par se réjouir de mon succès et même par devenir fier de moi.

■ **Avec quelle sorte d'orchestres jouiez-vous en France?**

R. B.: Je me suis d'abord produit dans de nombreux bals populaires, à Lyon, puis à Paris. Les Noirs étaient rares en France, dans les années 60, et les gens venaient fréquemment «voir» l'orchestre parce qu'il y avait un Noir dedans. En fait, jusqu'à cette époque, je ne savais pas que j'étais noir; j'étais tellement absorbé par ma musique que je ne m'en étais jamais rendu compte!

■ **Où en êtes-vous actuellement?**

R. B.: J'étudie l'harmonie classique dans un conservatoire, où je suis le plus âgé de la classe. Je suis obligé d'être humble, car je m'aperçois chaque jour que ce ne sont pas les musiciens qui sont grands, mais la musique. Elle nous dépasse. Et je suis toujours étonné de constater que toutes les choses que je croyais innées en musique s'enseignent et peuvent s'acquérir. Je me suis récemment amusé à preudre seize mesures du *Requiem* de Mozart, à les réharmoniser, à modifier la mélodie et à les réorchestrer pour cuivres, voix, clavier, piano et percus-

sions. On reconnaît Mozart, mais il s'agit d'une véritable récréation. Les musiciens qui jouent du classique ont peur d'innover, et ne peuvent certainement pas improviser — les musiciens de jazz ou de variété sont beaucoup plus libres et ouverts de ce point de vue-là. Selon moi, il n'y a que Mozart qui puisse interpréter Mozart. Pourtant depuis deux siècles on s'évertue à rejouer toujours ses œuvres note pour note comme s'il s'agissait de musique en conserve. Dans chaque musicien il y a un grain de folie. Et pour pénétrer à l'intérieur de soi et trouver ce grain de folie et sa propre voix, il faut être possédé. J'aime la folie de Mozart. Il est allé au bout de ses obsessions.

■ Votre disque, *Gueule de Black*, a été enregistré en public à Bayonne.

R. B.: Oui. En 1995 j'ai réalisé un vieux rêve: découvrir la ville de Bayonne et ç'a été une révélation. Mon nom de famille, Bayonne, vient de ce qu'un marin basque s'installa jadis au Congo et eut des enfants auxquels il donna le nom de sa ville natale. J'ai donc moi aussi des ancêtres basques. Bayonne est une ville superbe, avec une architecture ancienne très bien préservée. J'y ai donné un concert en plein air lors des fêtes de la ville et tous les habitants m'ont ouvert les bras. Ce fut merveilleux. Cette même année, j'ai fêté mes cinquante ans. Cet anniversaire m'a permis de réunir des dizaines de musiciens francophones venus des horizons les plus divers. Je suis un homme heureux. La musique continue de me combler. ■

* Voir l'entretien donné par Manu Dibango au *Courrier de l'UNESCO* («Musiques du monde, le grand métissage», mars 1991). NDLR

le courrier des lecteurs

LA PAROLE ET LES ACTES

Abonné au *Courrier de l'UNESCO* depuis plusieurs années, je lis chaque mois avec beaucoup d'intérêt la chronique de M. Federico Mayor, qui a le mérite d'exprimer clairement des idées auxquelles je souscris très largement. Dans sa chronique du numéro de décembre 1995 («Le monde des troglodytes»), M. Mayor dit qu'en préconisant «la nécessité d'un développement à visage humain... l'Unesco ne fait que se conformer à l'une de ses principales obligations: agir comme la conscience du système des Nations Unies». Il me semble alors que l'ONU n'écoute pas souvent la voix de sa conscience. Que ses différents organes et institutions, derrière une façade de bonnes intentions, paraissent trop souvent agir en faveur d'une minorité de pays puissants et riches qui exploitent toujours davantage le reste du monde. Il me semble également que, plutôt que de travailler réellement à la construction d'un monde meilleur, des institutions telles que la Banque mondiale, le Fonds monétaire international et l'Organisation mondiale du commerce font le jeu des pays riches et des financiers regroupés dans les Clubs de Paris et de Londres. L'exposé de M. Ismail Serageldin (*Courrier de*

juin 1996, «La corruption») sur le rôle et l'action de la Banque mondiale en faveur des pays pauvres ne m'a pas convaincu, puisque tout le monde s'accorde à dire que les inégalités entre pauvres et nantis ne font que croître.

J'approuve pleinement les objectifs de l'Unesco en matière de développement social tels qu'exprimés dans le *Courrier* de mars 1995 («Le développement pour qui?», pages 30-31). Mais comment amener ceux qui ont le pouvoir politique et les moyens économiques nécessaires pour les appliquer à prendre les décisions qui s'imposent pour atteindre ces objectifs? Je crois pour ma part que les principaux acteurs et responsables politiques n'ont pas la volonté de changer les choses. Comment obliger les Etats à respecter les engagements qu'ils prennent lors des diverses rencontres internationales? Ne faudrait-il pas également revoir certains fonctionnements des organisations internationales pour une démocratie plus efficace et plus de justice?

M. Federico Mayor dénonce également, avec raison, la violence et l'intolérance. Je crois que la première et la plus grave des violences est la violence institutionnelle. Celle ►

DISCOGRAPHIE :

Gueule de Black
Jazz aux Remparts

JAR 64008

le courrier des lecteurs

- des institutions publiques et des Etats qui, parfois sous couvert de démocratie, de libéralisme, créent des injustices, des inégalités, des conditions de vie inhumaines. L'UNESCO et *Le Courrier de l'UNESCO* peuvent-ils donc pas dénoncer plus ouvertement les institutions et les Etats, les pouvoirs économiques et financiers qui conduisent l'humanité vers un avenir si difficile?

Bernard Lucas
Aigrefeuille-sur-Maine (France)

MÉGALOPOLIS DÉVORANTES

Les idées avancées par M. Federico Mayor dans sa chronique du *Courrier* de mai 1996 («Le silence») consacrée à «La ville, l'environnement et la culture» m'inspirent la réflexion suivante. J'ai passé trente-cinq ans de ma vie à mener des études préparatoires pour l'aménagement du territoire en France et ailleurs et je fais une analyse différente des causes de l'apparition des mégalopoles. Elles sont pour moi le produit d'une absence totale de politique d'aménagement du territoire, d'une absence totale de politique de développement harmonisé, et d'un libéralisme économique excessif, mené au mépris d'une hiérarchisation des besoins des hommes et de leur satisfaction.

La simple observation montre que toute ville dispose d'une «zone d'attraction» dont elle constitue le cœur du fait de l'existence de ses équipements collectifs (administratifs, commerciaux, scolaires, sanitaires, culturels...). Dans la mesure où les mégalopoles veulent être des «entités», elles ne sont que des «monstres», à la fois tête et corps, qui dévorent leur environnement. Si l'éducation à la ville il doit y avoir, elle doit substituer une économie des besoins hiérarchisés à celle du profit maximal, une économie de service à l'économie de marché, le respect des dimensions humaines et la coopération collective à l'orgueil mégalo-maniaque et au gigantisme individuel.

Robert Caillot
Lyon (France)

ERREUR SUR LA PERSONNE

Une erreur s'est glissée dans l'article consacré à Colonia del Sacramento paru dans le numéro de janvier 1997 («Inclure les exclus») du *Courrier de l'UNESCO*. En effet, si l'amiral Guillermo Brown est effectivement salué en Uruguay pour le rôle actif qu'il a joué dans la lutte des pays d'Amérique latine pour rompre les chaînes coloniales, il ne faut pas oublier qu'il était au service de l'Argentine — où on le considère d'ailleurs comme le fondateur de la marine de guerre de ce pays. C'est un autre Irlandais, Pedro Campbell, qui s'est distingué dans la lutte pour l'indépendance de l'Uruguay en combattant sous le pavillon du général José Artigas, véritable héros national du pays.

Victor N. Dodino
Organisation maritime internationale
(Londres)

OUBLIÉS!

L'intérêt qu'a éveillé en moi le numéro de février 1997 du *Courrier de l'UNESCO* consacré à la radio («La radio, un média d'avenir») n'a eu d'égal que ma déception de ne pas voir mentionnée la radiodiffusion slovène dans la chronologie, certes sélective, établie par M. Bernard Blin.

Afin de pallier ce manque, voici quelques dates:

1924: Marij Osana effectue une transmission radiophonique expérimentale à l'aide d'un émetteur construit par lui-même.

1926: Première diffusion radiophonique expérimentale d'un concert donné à Ljubljana.

1941: Sept mois après la destruction des installations de Radio-Ljubljana par l'aviation allemande, le Front de libération slovène fonde une station clandestine: Kricac («Le hurleur»).

1944: Fondation de Radio-Front de libération sur le territoire libéré de Bela Krajina.

1946: Création du Conseil de la radio pour la Slovénie.

Jože Bergant
Directeur adjoint du Département des transmissions et communications de la Radio-télévision slovène
Ljubljana (Slovénie)

NOS AUTEURS

MAURO ROSI travaille à l'Office des éditions de l'UNESCO.

DAVID LE BRETON, sociologue français, est professeur à l'Université des sciences humaines de Strasbourg. Il a notamment publié *Des visages, Essai d'anthropologie* (Métailié, Paris, 1992) et *Anthropologie du corps et modernité* (PUF, Paris, 1995).

SHIGENORI NAGATOMO, du Japon, enseigne la philosophie nippone et le bouddhisme au département d'Etude des religions de Temple University, à Philadelphie (Etats-Unis). Il est l'auteur de *Attunement Through the Body* (1992, Les accords corporels).

DAVID BIALE, des Etats-Unis, est professeur d'histoire juive à la faculté de théologie de Berkeley (Californie). Parmi ses publications: *Eros and the Jews, From Biblical Israel to Contemporary America* (1992, L'Eros juif, de l'Israël biblique à l'Amérique contemporaine) et *The Invention of Judaism* (1997, L'invention du judaïsme).

MANGA BEKOMBO PRISO, ethnologue camerounais, est chercheur au Centre national français de la recherche scientifique (CNRS). Il a notamment établi une édition de *Défis et Prodiges, La fantastique histoire de Djèki-la-Njambé* (Classiques africains, Paris, 1994).

ROMAIN MAITRA, de l'Inde, est anthropologue et journaliste, spécialiste des arts de la scène.

ABDELWAHAB MEDDEB, écrivain tunisien, est professeur de littérature comparée à l'université Paris X. Directeur de la revue *Dédale*, il a récemment publié un essai: *Blanches traverses du passé* (Fata Morgana, Fontfroide, 1997).

ANN-MARIE JOHNSON, de Nouvelle-Zélande, est journaliste.

FRANCE BEQUETTE, journaliste franco-américaine, est spécialisée dans l'environnement.

ISABELLE LEYMARIE, musicologue franco-américaine, est l'auteur de *Du tango au reggae, Musiques noires d'Amérique latine et des Caraïbes* (Flammanon, Paris, 1996) et *Musiques caraïbes* (Actes Sud, Arles, 1996).

LE COURRIER DE L'UNESCO

ET **Nikon**

organisent un
concours
international
de photographie

sur le thème

Scènes de paix au quotidien

LE THÈME:

Le thème du concours,
inspiré du Préambule de l'Acte constitutif
de l'UNESCO, est celui de la paix au coin
de la rue, la paix au quotidien,
la paix comme culture.

LES CONDITIONS DE PARTICIPATION:

Le concours est ouvert aux photographes
professionnels du monde entier.
Ceux-ci composeront un dossier
contenant de un à vingt tirages en noir et blanc
ou couleur d'œuvres originales, accompagnées du
formulaire de candidature. Les dossiers devront parvenir
au siège de la revue au plus tard le

15 juillet 1997.

LE JURY:

Un jury international se réunira à
Paris et départagera les 120 dossiers
qu'un comité de présélection aura choisis.
Présélection et délibérations du jury
se dérouleront au siège de l'UNESCO.

Un prix «*Courrier de l'UNESCO - Nikon*»,
d'un montant de

50.000 FF

récompensera l'œuvre primée.
Les meilleures photos seront ensuite publiées dans
le Courrier de l'UNESCO

Pour tous renseignements:

Concours «*Scènes de paix au quotidien*»

Le Courrier de l'UNESCO

31, rue François Bonvin, 75732 PARIS CEDEX 15, France

Téléphone: (33) (0) 1 45 68 45 69

Télécopie: (33) (0) 1 45 68 57 45

NOTRE PROCHAIN NUMÉRO AURA
POUR THÈME :

**COMMENT LES
HOMMES
S'INSCRIVENT DANS
LEURS PAYSAGES**



L'INVITÉ DU MOIS:
AIMÉ CÉSAIRE



PATRIMOINE:
ÎLE DE MOZAMBIQUE



ENVIRONNEMENT:
**JARDINS
D'EXTRÊME-ORIENT**